
TEMPS ET RÉGIMES

KALUSZYN NOTRE VILLE

Par Shulem Soroka

Kałuszyn était située sur la route de Varsovie - Siedlce menant à Brisk jusqu'à la limite orientale de la Pologne. Tous les jours, Kałuszyn était traversée de grands mouvements de transport-de et vers-Varsovie.

Des agents commerciaux juifs, et parfois des commerçants faisaient la route ensemble, certains sur des charrettes lourdement chargées et d'autres en automobiles. Les jours d'été, ils faisaient halte à Kałuszyn pour « reprendre leur souffle » et les jours d'hiver, ils venaient pour se réchauffer un peu. Ils dormaient également à l'auberge et, soit dit entre nous, ils discutaient aussi affaires dans les « salons de thé » en achetant et en vendant. Le commerce se faisait entre l'Est et l'Ouest avec le « vaste monde ».

Nos agents commerciaux, transporteurs comme Arieh Ptok, Mordechai Mendel Grodnitsky et d'autres livraient aux commerçants de Kałuszyn des marchandises en provenance de Varsovie. Les grandes charrettes des "shliamke" et d'autres charretiers étaient bien voyantes, pleines à craquer. Tous les dimanches et mercredis, chargées de volailles, de produits laitiers et toutes sortes de marchandises, elles se frayaient leur route vers Varsovie. A cette époque, la ville, principalement l'emplacement où les charrettes étaient concentrées était très animée. Les vendeurs et les vendeuses s'agitaient et faisaient du bruit. Les transporteurs de marchandises, bouchers, charretiers s'interpellaient de longues heures durant, jusqu'à ce que les charrettes s'immobilisent. Le même scénario se répétait le mardi et le vendredi. Lorsque les chariots rentraient de Varsovie, tous les commerçants se réunissaient pour entendre quelles marchandises avaient été vendues, s'informer des prix et voir ce qu'on leur avait rapporté de Varsovie. De ces voyages, de ces informations et d'un peu de chance dépendaient les revenus de chacun.

Ce contact permanent avec la grande ville eut une grande influence sur le développement de Kałuszyn, pas uniquement sur le plan économique, mais également dans les domaines politique et culturel.

Du fait de la proximité de Varsovie et du trafic perpétuel, la grande ville attirait la jeunesse de Kałuszyn. Si pour l'ancienne génération, Varsovie constituait le centre des relations commerciales, pour la jeune génération Varsovie était le lieu

où chercher du travail, apprendre ou étudier. Ceux qui s'y trouvaient ne serait-ce qu'un court moment, étaient happés par le tourbillon d'une vie associative agitée et, de retour à Kałuszyn prenaient l'initiative de fonder des organisations et des institutions à l'instar de la grande ville.

La proximité de Varsovie avait aussi permis un contact étroit entre toutes les organisations sociales de Kałuszyn et leurs institutions centrales à Varsovie.

Les conférenciers et dirigeants y descendaient souvent, et Kałuszyn, qui commerçait et travaillait toute la semaine, ne se reposait pas non plus le Shabbat. Il y avait toujours des activités sociales et des événements culturels ; la vie associative était en mouvement, et c'est pourquoi, le fait d'être une ville à mi-chemin était une bénédiction, permettant l'introduction des influences du « vaste monde », l'élan de la grande ville suscitant l'essor du développement politique et culturel de la jeune génération.

La situation géographique de Kałuszyn sur la route principale de Varsovie, à la frontière orientale fut également facteur de catastrophes pour les Juifs de Kałuszyn.

A chaque guerre, à chaque invasion des armées étrangères, la ville souffrait. Les anciens racontaient encore la traversée de la ville par les soldats de Napoléon en route vers Moscou. Les jours de la première guerre mondiale étaient encore frais dans la mémoire de notre génération. Puis survint la guerre polono-russe et pour finir la guerre d'Hitler. Dès le premier assaut, les armées nazies mirent le feu à la ville.

LES LOCALITES AVOISINANTES

Le Kałuszyn juif était délimité comme par une clôture, un cercle fermé de localités non-juives. Tous les villages et domaines appartenaient entièrement aux polonais non-juifs et la localité de Kałuszyn était comme une « épine dans l'œil » de tous les antisémites de la région. Ils avaient toujours essayé de comploter, se soulever et accroître leur influence en provoquant des rixes et des excès, car Kałuszyn était un lieu central pour eux. De Ceglów, Dobre, Siennica, Boisnie, Mrozy et de tous les villages avoisinants les paysans amenaient leurs produits au marché de Kałuszyn, et tous les marchands et intermédiaires entretenaient des relations commerciales avec Kałuszyn. Le mardi, jour de marché, les paysans des localités avoisinantes venaient en nombre sur le marché de Kałuszyn, et le dimanche, on se rendait à l'église avec femme et enfant. Du fait que tous les villages voisins étaient des nids de « haine » d'Israël, on se sentait mieux et plus en sécurité chez soi, dans un environnement juif et on évitait de sortir de la ville à l'exception de la jeunesse fébrile, qui allait

chaparder des pommes mûres dans le verger de Staczek, et des abatteurs rituels (Reb Moshé Haïm, Reb Eliezer, Reb Henik et Haïm Neeman) qui allaient quotidiennement exercer leur métier d'abattage dans les abattoirs situés dans les « baraques » hors de la ville. De fait, la ville commençait et se terminait à ses extrémités , où la municipalité s'occupait des taxes de la manière la plus stricte.

Il y avait toujours des litiges avec les gens de passage. Pour cette raison le staroste* voulut même supprimer l'impôt municipal.

Evidemment, on comprend aisément le désaccord de la municipalité parce l'impôt avait une grande importance pour les rentrées financières de la ville.

LA RUE DE VARSOVIE

La « rue de Varsovie », l'artère principale de Kałuszyn commençait aux portes de la ville. Elle s'en étirait tout du long, reliant Kałuszyn au « vaste monde », et c'est là qu'on pouvait sentir l'imprégnation sociale et économique de sa population juive.



Figure 6-la rue de Varsovie

C'est cet endroit que traversaient toutes les charrettes chargées et les lourds véhicules de marchandises puis les années suivantes, des véhicules de passagers.

C'est là qu'on apercevait les dignitaires qui venaient faire une inspection et nous signifier de nouveaux édits.

On y voyait également des notables juifs, maîtres et rabbins ainsi que des prédicateurs et commentateurs, différents représentants de toutes sortes de partis

et associations, tout ce qui avait rapport de près ou de loin à la grande ville ou aux contrées lointaines était présent et se montrait.

En temps de paix, différentes formations traversaient la ville pour des entraînements, et en temps de guerre, des militaires en arme, des parades, des manifestations et protestations se déroulaient principalement dans la grande artère. Dans les dernières années, les fils téléphoniques de la rue de Varsovie furent ornés de décorations rouges, les drapeaux que les communistes avaient coutume de poser sur les fils et qui irritaient les gens du pouvoir. La « rue de Varsovie » commençait aux 2 stations essence de Moshé Kisielnicki et Yehiel Gelbard. Ils étaient 24h sur 24 au service des voyageurs de passage et des camions de marchandises. De l'autre côté de la rue, on entendait frapper et retentir dans la forge. C'est là que le forgeron aux larges épaules s'occupait de tous les véhicules et charrettes, de l'axe d'une voiture et d'un fer à un cheval.

Tout en s'occupant des gens de passage, on prenait des nouvelles du « vaste monde ». Les carrioles étaient alignées et le vacarme était énorme, particulièrement les jours de marché.

Les commerçants, intermédiaires, voyageurs et charretiers traitaient leurs affaires jour et nuit. Les salons de thé de Yankel Motsedler étaient souvent ouverts la nuit et dans les dernières années le restaurant de Moshé Kisielnicki également. C'est là que tous les voyageurs de passage se reposaient et passaient le temps.

Les charretiers également faisaient un saut pour « se prendre un remontant » et manger un bout. C'est à ce moment précis que d'adroits voleurs « prenaient soin » des carrioles. Dans ce cas, les cris et emportements n'étaient d'aucun secours et ce n'était qu'avec l'aide d'intermédiaires et de « receleurs » que les marchandises volées étaient restituées.

Le restaurant de Berish Gelbard était très connu de toutes les personnes de passage. Les commerçants et les voyageurs trouvaient repos dans l'hôtel du restaurant de Berish.

Des agents de l'état et toutes sortes de fonctionnaires avaient l'habitude de s'arrêter dans cet hôtel. D'ailleurs, c'est à cet endroit qu'habitait le docteur Shimon Hopenstadt, ce qui donnait de l'importance au restaurant de Berish. Il y avait dans la « rue de Varsovie » de grands entrepôts à bois qui provenait de la grande forêt. Les négociants en bois étaient : Reb Shmuel Miodovnik, Reb Mendel Kotsker (de Kotsk) et Hertzke Zimmerman.

Pour les enfants du Talmud Torah, les tas de bois des entrepôts se prêtaient à différents jeux. Il y avait également dans la rue les commerces de cuir de Malka

Kuperboim, Mendel Shalit, Hava la « vendeuse d'articles en cuir » et Simha Feigenboim. Se trouvaient également des grandes épiceries, tenues par les « Litvaks », Reb Zalman et son fils Moshé Gelbard, Yenkel Stern, membre du conseil municipal depuis de longues années et le talmudiste Reb Yankel Lutzker.

Le grand moulin de Reb David Ruzhe était situé presque à l'extrémité de la ville et à partir de là, les commerces et les boutiques s'étiraient. Dans la rue centrale se trouvaient : le magasin de d'alimentation de Reb Pessah Perkal, le magasin de vêtements du sioniste Reb Nathan Otzap, la première usine d'eau gazeuse et le magasin de Reb Zisman Zhitelny, le bazar de Reb Yossel Zimmels, le grand magasin d'alcool et de tabac de l'homme d'affaires local Reb Yankel Pienknawicz , le magasin de bière de Reb Leizer Zilberman, le restaurant de Haïm David Zilberman, les commerces de grains d'Israël Gorfinkiel et encore : les magasins de chaussures de Joseph Yovorski, Aharon David Zlotinsky et de nombreux autres petits et grands commerces.

Il ne m'est pas possible de tous les mentionner. Il n'y avait pas que des commerces dans la « rue de Varsovie ». Il y avait également des usines et des ateliers, des tailleurs, des cordonniers, des tourneurs, des tanneurs, des charpentiers et des fabricants de sangles. Des artisans juifs composés de Hassidim et de juifs du petit peuple et au milieu de tout cela on pouvait voir les « enseignes » des pharmacies, docteurs et barbier chirurgiens.

« La rue de Varsovie » était également un centre de vie religieuse juive dans la cité. Juste après « la porte de la ville », se trouvaient la forge et l'enceinte de la synagogue où Reb Yossele, le rabbin de Parysów poursuivait l'héritage de son père rabbi Meïr Shulem, qui dispensait son enseignement au début du 20^{ème} siècle. La « shulhoyf », l'enceinte de la synagogue était le domaine des Hassidim de Parysów.



Figure 7-Les environs de la synagogue

Dans la grande cour de la synagogue se trouvait également la vieille petite maison d'étude où Reb Israël Asher Melamed étudiait avec ses étudiants de la Yeshiva. Là, se trouvaient également les oratoires des Hassidim d'Aleksandrów

et de Stryków. C'est là que se trouvaient les Talmud Torah et le *shtibl** des hassids de Parysów, et que Reb Shmuel Kalman dispensait son enseignement aux étudiants de la Yeshiva. Dans le verger de la cour de la synagogue, tous les étudiants trouvaient repos et également de quoi manger.

A l'entrée de la cour de la synagogue, se trouvait la maison de la communauté où vivait le rabbin de Kałuszyn : Reb Shmuel Kopel Hacoheh Klingsberg. Il émettait des jugements relatifs aux lois et questions religieuses. On y voyait toujours des abatteurs rituels, des juges rabbiniques et dirigeants de la communauté. Dans cette maison, la communauté juive faisait son travail et s'occupait de tout ce qui pouvait préoccuper la ville.

A proximité de la cour de la synagogue, il y avait également trois maisons où les Hassidim avaient de l'influence : la maison de Reb Shmuel Miodownik qui était une auberge pour les rabbins de *Skierniewice* et d'Otwock, et la maison de Reb David Ruzhe où s'était rendu un jour le rabbin de Kołbieli.

Face à la maison de Reb Mendel Blat et de Reb Mendel de Kotsk se trouvait l'oratoire de Ger, où les étudiants de Yeshiva étudiaient du matin au soir et Reb Yaacov Leyb, l'aveugle qui s'occupait des étudiants et mettait à leur disposition un verre de vin et un morceau à manger.

Dans ce périmètre, juste à côté des oratoires Hassidiques, les « modernes », les hérétiques avaient aussi leur place. Dans la cour de la synagogue il y avait également depuis un certain temps une cantine pour les ouvriers, pour les sans-emplois, qui jouxtait l'oratoire de Ger – le club des « confréries ».

Dans le même bâtiment que l'oratoire de Ger, se trouvait l'école primaire des frères Batalin, les enseignants. Dans le même local que l'école primaire on donnait également des cours du soir aux ouvriers juifs et à la jeunesse grâce à l'association « Les cours du soir ».

Non loin de là, dans la maison de Berl Itshe Fuks, se trouvaient : *l'école du Tarbout*, les mouvements *Halouts* et *Hashomer Hatsair*. C'est ainsi que vivaient dans un mouchoir de poche toutes les institutions religieuses et laïques, dès que l'on arrivait en ville, par l'entrée occidentale de la « rue de Varsovie ».

Du côté est, vers l'extrémité de la rue, en direction de Siedlce se trouvaient toutes les institutions municipales et officielles. Cette partie était plus peuplée de non-juifs. L'hôtel de ville était situé à cet emplacement.

C'est là que s'affairaient les conseillers et les conseillers municipaux. La partie juive intervenait dans les affaires juives, les décrets et les impôts. Bien que la majorité de la ville ait été juive, tous les employés municipaux étaient chrétiens.

A côté de la salle de conseil municipal, se trouvait la centrale électrique construite dans les années vingt par un entrepreneur juif et qui tirait ses revenus des juifs. Et pourtant, seul un juif figurait parmi ses employés : Itshe Kramarzh. Ce poste n'avait pu être obtenu qu'après une longue lutte au conseil municipal.

C'est là-bas que se trouvaient également la majorité des écoles primaires où les enfants juifs étudiaient ensemble avec les chrétiens. Les années suivantes, on donna également des cours du soir dans les écoles primaires.

L'intelligentsia et les cercles du pouvoir vivaient dans cette zone, jusqu'au bout de la « rue de Varsovie ». On y trouvait les docteurs et le pharmacien polonais, qui était également le chef des pompiers. Juste à proximité se trouvait la salle de spectacles et le point de ralliement des pompiers ainsi que le poste de police, le tribunal et la maison d'arrêt, le cinéma local. Tous les services officiels et les bâtisses importantes bouclaient le « marché aux chevaux » et la grande église, où les juifs de Kałuszyn endureront leurs premiers supplices à l'entrée des troupes nazies.



Figure 8-Le vieux marché

Deux marchés-Le « vieux marché » et le « marché aux chevaux ».

Le « vieux marché » était le véritable centre du commerce de Kałuszyn.

C'est là que des générations durant, les juifs ont mené leur lutte quotidienne pour leur survie et leur subsistance. Les vieilles cabanes du marché, au bord de l'écroulement furent pendant des années témoins de leur tracasserie. Au centre du marché se dressait la grande lampe à pétrole. On l'allumait tous les soirs et de sa lueur blafarde, elle éclairait toutes les pierres pavées dont le marché en pente était pourvu. La jeunesse aimait dévaler cette pente dans des petits charriots à

quatre roues et en hiver sur des traîneaux et skis. Un seau en bois était suspendu par une chaîne au vieux puits. Plus récemment, le puits fut remplacé par une « pompe ». Toutes ces indications témoignaient de l'ancienneté du « vieux marché ».

Le marché était entouré de maisons à un ou deux étages, dans lesquelles il y avait des commerces de toutes sortes. Au fil du temps, le marché s'agrandit et se prolongea jusqu'au « Nouveau marché », presque jusqu'au puits de Lublin.

Il y avait également dans un coin un emplacement réservé aux boucheries. Ils y régnaient en maître. Les boucheries étaient construites en forme de triangles. Des stands et toutes sortes de marchands de légumes et de fruits y avaient leur emplacement permanent et les paysans également y venaient avec leurs charrettes à des emplacements fixes « leur emplacement ».

Les commerces étaient très divers. Commerce de gros ou de détail, petits et grands commerces, juifs aux bons revenus assurés et juifs dans la détresse permanente : commerces où l'on se pressait et commerces où l'on guettait le client.

Habituellement, le marché semblait calme et paisible. Mais le mardi, jour d'activité, le marché prenait une toute autre apparence. La place d'honneur revenait aux produits de confection, quincaillerie, chaussures, les articles fantaisie et produits coloniaux. Les grandes enseignes au-dessus de ces commerces attiraient les acheteurs et la bousculade aux portes prouvait que le commerce marchait bien.

Pour la quincaillerie, une place d'honneur revenait à Reb Itshe Meïr Perkal, le Hassid de Ger, un grand érudit et homme pieux, un juif auprès de qui les « bonnes têtes » de la ville venaient se faire interroger. L'homme n'était qu'un pur esprit, et de fait, le commerce était géré par ses enfants, sa fille, sa pétulante épouse Sarah et ses enfants : Mendel, Simha et Mordechai..

Sur place, les paysans achetaient des clous aussi bien que des charrues. En plus de la quincaillerie, on pouvait voir dans le commerce les papiers peints fleuris et magnifiques, les décorations attiraient les clients sans interruption - les non-juifs à la veille des fêtes chrétiennes. A la veille des fêtes, toutes les rues avoisinantes étaient pleines de carrioles de paysans et dans les commerces régnait une grande agitation et un grand nombre d'entre eux essayaient d'acheter sans avoir l'ombre d'un kopek.

Le gendre de Reb Itshe Meïr Perkal, Reb Abraham Potashnik (aujourd'hui en Israël) dirigeait également une grande quincaillerie. Quant à Feyvel Krakovski et Reb Noah le juge rabbinique, ils s'occupaient de quincailleries de taille

moyenne. Reb Dayan était plus un érudit qu'un commerçant, s'y connaissant plus dans la Halakha*. N'étant pas expert dans la langue des non-juifs, sa femme et son fils géraient le commerce. Les magasins de confection occupaient une place importante, les plus notables étaient: le commerce de Moshé Tchernitski, le Hassid de Sokołów et homme d'affaires de la ville de longue date. De nombreux juifs et non-juifs venaient les jours de marché. L'énergique Hayele, la fille de Reb Kalman Haïm Meïr gérait ce commerce. On prenait conseil auprès d'elle pour se constituer un trousseau pour une fille en âge de se marier et vêtir le marié, un pauvre étudiant de Yeshiva qui allait devenir le gendre.

Le second commerce de confection était celui de Reb Kalman Haïm Meïr, le Hassid de Skernitsev, un homme très pieux qui imposait à tous le respect. On le trouvait toujours à la caisse, un livre à la main. Il laissait également la gestion du commerce à ses enfants et s'occupait plutôt d'objets du culte et « interrogeait » les bons élèves de la Yeshiva. Il y avait également, parmi les grands fabricants de tissu Mendel Piekarski, Leizer Ephraïm, David le Hassid d'Aleksandrów, Noémie Teilblum, Yenkel Kalusziner, Herschel Feldman, Shlomo Leyb Felner, Meïr Kotlarski, Shmuel Meïr Lipshitz. On y trouvait également des fabriques de confection de taille plus petite dont les revenus étaient plus modestes tels ceux de la veuve Shikerke, Nene, Itshe Mrozer etc. Abraham Feigenboim et Shaoulke Kramarzh (les deux étaient des hommes d'affaires locaux, des conseillers municipaux de la commune), Haïm Torbiner, l'homme d'affaires du Mizrahi*, Mendel Shalit, le Hassid d'Otvotsk fréquentaient les magasins d'articles de mode. C'est là qu'on achetait toutes sortes d'objets de parure, d'élégance et de « nouveautés » à la mode.

Il y avait une grande agitation autour du magasin de chaussures de Shlomo David Yakubovits, Pessah Mankhemer et Noah Lewin. Les acheteurs passaient de commerce en commerce « pour survoler » tous les rayons pour finalement ne pas trouver ce qu'ils cherchaient.

L'importante épicerie appartenait à Reb Abraham Gordon le Hassid de Stryków. Chez lui, on trouvait tout, du paquet de farine à la boîte d'allumettes. Les épiceries de Rachel Moshé Cohen étaient également réputées ainsi que celles d'Israël Abraham Dimentman.

Parmi tous les commerces mentionnés, il y avait également de nombreux magasins et boutiques de prêt à porter, de chapeliers, de farine, de sacs vides, de cuir, de bois, d'articles d'écriture, de pain, de gâteaux, de sucreries et tout ce dont on pouvait avoir besoin.

Les marchands « volants » qui n'avaient pu obtenir une place fixe, occupaient une place spéciale au marché. Ils exposaient leurs marchandises sur des tréteaux tout le long du marché : des légumes des fruits, du poisson et autres victuailles.

La veille, ils réunissaient leurs marchandises, les disposaient pendant la nuit dans des échoppes et à l'aube ils les exposaient à nouveau dans l'attente de leur rachat. Les chaudes nuits d'été, ces mêmes « volants » dissertaient au soleil et en hiver, ils essayaient de se réchauffer avec un brasero et ne se faisaient jamais de gros revenus.

Les ennuis ne manquaient pas à cause de toutes sortes de chapardeurs, qui volaient à l'étalage et égarait intentionnellement leurs chèvres afin qu'elles fassent ce que bon leur semble. En cherchant à s'accaparer les places « stratégiques » pour leurs étals et échoppes les jours de marché, des incidents survenaient fréquemment parmi tous ceux qui avaient exposé leurs marchandises sur le marché, car chacun prétendait que la place lui appartenait.

Il y avait toutes sortes « d'exposants ». On exposait des articles de mercerie, de mode, des fripes de tailleurs et de cordonniers, des chapeaux, des pâtisseries, des boissons, des meubles et bien d'autres articles encore.

A un certain endroit, près du commerce de confection de Reb Kalmen Haïm Meïr se concentraient les commerçants chrétiens avec leurs marchandises, du poisson fumé, des images saintes entre autres choses et à côté d'eux des vendeurs d'ustensiles en terre et d'autres appareils ménagers.

A tous ceux-là s'ajoutaient des paysans de la région alentour avec un sac de concombres, un boisseau de pommes de terre, de beurre, de fromage et d'œufs.

La zone du marché restait agitée et bruyante jusqu'au coucher du soleil ainsi que les rues et ruelles alentour. Ce n'est qu'au crépuscule, quand les paysans avaient vendu leurs marchandises et fait leurs emplettes que les voitures se mettaient en branle, on commençait à remballer les marchandises et petit à petit le marché se vidait.

On entendait parfois des cris et des jurons qui témoignaient que la journée avait été mauvaise ...

Le mercredi, après le jour de marché était le jour de repos. Le marché avait un autre aspect, mais dès le jeudi, les poissonniers et poissonnières se préparaient à la vente du poisson pour Shabbat. On entendait la voix retentissante de Myriam Dvorah la poissonnière, qui non seulement vendait du poisson, mais gratifiait les acheteurs d'un « Monseigneur », que l'on palpe le poisson ou qu'on lui « casse la tête ».

Les vendeurs volants étalaient également pour Shabbat des légumes frais et on marchandait à l'étal des bouchers, on recherchait de bons morceaux pour le jour du repos. Entre les bouchers, dans la grande agitation et confusion des acheteuses, Reb Haïm le neeman* déambulait à pas mesurés et faisait attention que tout soit bien casher*.

Tous les vendredis, veille de Shabbat, on voyait sur le marché les vieilles juives pressées et hors d'haleine, qui, les malheureuses, avaient oublié d'acheter de quoi préparer Shabbat, et venaient à la dernière minute. Quand les vendeurs avaient déjà remballé leurs stands et se préparaient à faire Shabbat. Il y avait également des « personnes à la recherche de bonnes affaires » qui exposaient jusqu'à la dernière minute pour vendre meilleur marché. Le marché qui était en pleine effervescence toute la semaine prenait à l'arrivée du Shabbat une autre forme. Reb Zalman allumait la lampe à pétrole plus tôt que d'habitude. Les juifs se rendaient directement aux synagogues, maisons et *shtiblekh* en coupant le marché.

Le jour du Shabbat, le marché était vide et seuls les enfants jouaient à cache-cache et à d'autres jeux. Cela s'est passé de cette façon des années durant sur le « vieux marché ».

Il y avait à Kałuszyn un autre marché « un marché aux chevaux ». Là-bas on négociait des chevaux et du bétail. C'était un marché non-juif qui se tenait un vendredi sur deux. Beaucoup de juifs pratiquaient également ce commerce, achetaient des bons chevaux et vendaient des « vieilles rosses ». Les conseillers municipaux chrétiens ne ménageaient pas leur peine pour tenter de transférer les activités du « vieux marché » situé dans la partie juive de la ville, au marché aux chevaux, près de l'hôtel de ville, où vivait la population chrétienne. Mais grâce à la résistance des conseillers juifs, le plan antisémite n'a pas pu voir le jour, ce qui aurait mis en danger le gagne-pain des juifs. Le caractère juif de Kałuszyn donnait aux juifs locaux un sentiment de sécurité, celui d'une ville juive entre des villages chrétiens.

Avec courage, les juifs de Kałuszyn ont mené un combat contre les différents décrets et les manifestations antisémites de l'époque tsariste et jusqu'au régime polonais de Sanacja*. La communauté juive de Kałuszyn et particulièrement les ouvriers et les mouvements de jeunesse savaient comment s'opposer à tous les dangers et embuscades des bandes mafieuses.

La communauté juive répondait également par la force quand cela était nécessaire.

Dans ces moments, toute cette communauté hétérogène s'unissait pour ne plus faire qu'une, une communauté religieuse et hassidique, les simples couches

populaires « des gens du peuple », tout ensemble avec un fort groupe d'ouvriers combattants.

Tous les groupes étaient présents, Hassidim comme Maskilim, partis ouvriers, mouvements sionistes et haloutsiques, dans un souci quotidien de survie juive. Tous s'en mêlaient et se disputaient et toutes ses couches et parties préservaient une nature, le caractère juif de Kałuszyn.

Le « vieux marché » est resté le centre du commerce juif et pas seulement pour cette raison. Tous les meetings de masse s'y sont tenu ainsi que les manifestations ouvrières, les réunions électorales. Les vieilles bicoques délabrées du marché étaient témoin d'une nouvelle époque, de la croissance d'un prolétariat, de protestations et de combats.

Tout a brûlé sur le marché à l'arrivée des troupes nazies. Seules les grosses pierres de la pente pavée sont restées. C'est sur elles qu'on a concentré la communauté juive de la ville pour les déporter à Treblinka et leur sang s'est répandu sur ces pierres.

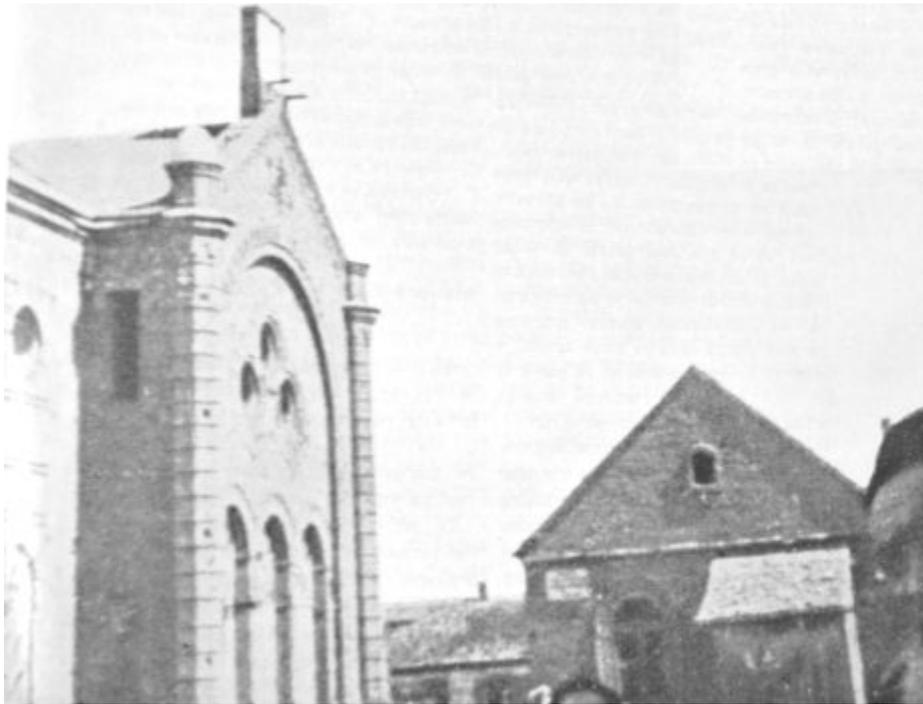


Figure 9-Dans l'enceinte de la synagogue

LE VIEUX KALUSZYN JUIF

Par Yossef Zisholtz –Tel Aviv

Je me rappelle notre ville, l'aspect qu'elle avait au début du 20^{ème} siècle. Il n'existait pas encore de chaussée ou de trottoir. Après chaque pluie, les rues et ruelles étaient pleines de mares stagnantes et de boue gluante. Aucune lampe n'éclairait les rues et les ruelles, et la seule lumière qui filtrait dans la nuit provenait de la fente des volets et des lanternes des jeunes du *Heder*. Il n'y avait même pas de fontaine.

On allait chercher l'eau au ruisseau et au puits des gentils à l'intérieur de la bourgade. Près de la rivière, là où se trouvait des siècles auparavant la vieille synagogue qui avait brûlé, on racontait que cet endroit était un lieu de frayeur et de légendes, de démons et de fantômes, de mauvais esprits et de lutins. Là-bas, on était terrifié et quand on y passait, on avait peur des esprits du ruisseau et des fous sur terre....

Là-bas, en descendant vers la rivière, entre le bain rituel et la vieille maison d'étude se trouvait l'hospice, une petite pièce sombre où les fous de la bourgade avaient leur sanctuaire. On y trouvait Sender le baquet, surnommé « le baquet » parce qu'il était terrifié lorsqu'il lui arrivait de voir une bassine avec du linge. Ce même Sender débarquait au marché pour venir y chercher les papiers de bonbons au caramel et se réjouissait des beaux petits bonshommes multicolores sur les emballages.

On y trouvait le fou « Hebe » qui avait une peur mortelle d'une manche blanche sous un vêtement foncé. En sortant de l'asile, on avait coutume de cheminer vers le marché. Le grand Abraham Haïm était un autre fou. Il s'installait au milieu du marché et se mettait à prêcher sur la venue du Messie et une nuée de jeunes gens l'entourait et l'écoutait prêcher attentivement ...

Tous les jeunes juifs se rendaient le cœur battant de peur et de curiosité à l'hospice, le lieu de refuge des fous.

La même atmosphère de peur et de mystère suintait le long du chemin qui menait à Siedlce et à Węgrów. Là-bas, il y avait également deux cimetières, le vieux et l'ancien, et les lettres dorées sur les tombes témoignaient de son ancienneté.

On jetait un œil sur le Rav Elhanan avec crainte et sainteté et on s'arrêtait auprès de la grande stèle du fils de Rabbi Elhanan Zeligel, située près de la tombe de

son père. On passait de la tombe de Zeligel à la tombe de Rachel, la femme de Reb Zeligel. Une dynastie entière de l'autre monde.....

Dès qu'il y avait un jour de libre, nous prenions la chaussée en direction de Siedlce vers le cimetière, et particulièrement à Tisha Beav *, nous nous rendions dans ce lieu effrayant comme des héros. Avec des petites épées en bois que l'on taillait à partir de bardeaux pris chez les artisans couvreurs : Reb Josué, Reb Motl et Reb Eliahou. On plantait les épées avec courage dans toutes les tombes des « juifs de bonne renommée » et on quittait ensuite le cimetière avec un sentiment de plus grande sécurité.

Le cimetière avait du succès en particulier les années où le typhus sévissait. Alors, comme remède contre le fléau, on « mariait » un couple de deux fous. La ville entière se rendait au cimetière dans la joie d'accomplir cette « mitzva », cette bonne action et les jeunes se disputaient, se bagarraient pour assister à la cérémonie en étant devant. La bourgade était pleine de piété et de crainte de Dieu.

Le lieu le plus révérend de la bourgade était la vieille cour de la synagogue, la cour de la maison du rabbin Meïr Shulem (un petit-fils du « Saint Juif »), qui dispensait son enseignement au début du siècle.

Il y avait dans l'enceinte de la synagogue un verger avec des pommes et des poires. Les hassidim aimaient s'allonger dans le verger avec leurs chapeaux et leurs capotes en velours sur l'herbe et entonner des chants hassidiques.

Deux maisons en bois s'y trouvaient. La maison de la femme du rabbin et sa famille et une maison d'études. Sur le devant de la cour, près de la rue de Varsovie, se trouvait le « *shtibl* des Alexander ». A la mort du rabbin Meïr Shulem, son fils, Reb Yehoshua devint le rabbin de Parysów, il avait l'habitude de descendre un mois par an à Kałuszyn pour séjourner dans la maison de son père, z"l et pendant tout ce mois, les hassidim de Parysów organisaient des banquets et étudiaient la Torah. Du fait de cette situation, le maître de la cour était Reb Itshe Meïr Fourmanski, le fougueux hassid de Parysów qui monta plus tard dans ses dernières années en Israël et servit Dieu, la Torah et le travail comme ouvrier du bâtiment au pays.

Les jours de fête, on écoutait les nigunim¹ de Reb Abraham Weinenmacher qui avait beaucoup de succès avec ses airs sur la femme au foyer. Reb Abrahamke

¹ Nigunim : chant religieux sans paroles

chantait et tous les hassidim allongés sur l'herbe du verger participaient avec enthousiasme.

Vers 1909, la vieille maison d'études de la cour de la synagogue fut démolie et on se servit des vieilles poutres métalliques et des piliers pour la nouvelle grande synagogue que l'on avait commencé à construire dans la cour de l'ancienne. On transporta de nombreuses charrettes chargées de pierres pour la fondation de la synagogue. Les plus impliqués dans cette affaire étaient les conseillers municipaux Yankel Stein, Reuven Mikhelson, Itzhok Munk, et le rabbin Yehezkel Shtulman. Après avoir démoli la vieille maison d'étude, on avait construit entre-temps, jusqu'à l'achèvement de la construction de la synagogue une petite maison d'étude où le rabbin Yehezkel Shtulman enseignait chaque jour des textes de la Mishna pour le groupe.



Figure 10-Reb Itshe Meïr Furmanski

Les réunions hassidiques dans la cour de la synagogue étaient mémorables. Il y avait ici (comme je l'ai mentionné plus haut) le domaine des Parysówer, auparavant celui de Rabbi Meïr Shulem et plus tard, celui de son fils Reb Shoshele. Près de la synagogue se trouvait le 2^{ème} lieu de réunion des rabbins et des Hassidim : chez Reb Shmuel Miodovnik, le riche négociant en bois. Il possédait un appartement honorable, aux pièces de larges dimensions et en plus, il avait fait construire devant sa maison une grande remise dans laquelle le rabbi de *Skierniewice* avait l'habitude de séjourner de même que celui d'Ostrovsk, le célèbre maître des jeûnes, Reb Yehiel Meïr. Ce saint homme, qui avait jeûné pendant de longues années et se contentait d'un verre de thé et d'un morceau de gâteau chaque soir, n'avait tout simplement pas la force d'accueillir et de recevoir la foule des hassidim qui attendait son arrivée pour le saluer au passage. Non loin de la cour de la synagogue, vécut aussi un certain temps le rabbin de Kołbieli, il me semble que c'était en 1908, dans la cour de David Ruzhe, bien avant qu'on y ait construit le moulin. A cette époque, j'étudiais auprès du fils du

rabbin Elimelech. A l'endroit même où on agrandit ultérieurement le moulin se trouvait une grande remise, un lieu de prières pour les hassidim de Kołbieli. La femme du rabbin aidait son mari. Elle était bonne envers les hassidim nécessiteux et répartissait entre eux tous les vêtements du rabbin.

Un jour, on demanda au rabbin pour quelle raison il portait toujours un mouchoir à la main. Le rabbin répondit qu'il avait peur de rester sans mouchoir à cause de la sainteté de sa femme.

Le rabbin de Kołbieli vécut quelques années à Kałuszyn. Dès son départ, on fit abattre la maison et au même endroit on construisit le grand moulin, celui de David Ruzhe. Ces 3 emplacements : la cour du moulin, la cour de la synagogue et la cour de Shmuel Miodovnik faisaient tous partie du domaine hassidique où on entendait les sons de la Torah et les prières dans tous les recoins.

La cour de la synagogue était le centre, mais les *shtiblekh* et les associations ne manquaient pas dans toute la ville, et dans chaque rue et ruelle, on entendait la Torah et les prières. Il y avait les hassidim du rabbin de Ger, d'Aleksandrów, de *Skierniewice*, Kozienice, Parysów, Mszczonow, Radzyn, Ostrów, Mińsk, Kotzk, Otwotsk, Sokołów, Kołbieli et Stryków.

Les hassidim de tous ces cercles rabbiniques avaient coutume de se rendre chez leur Rebbe pour le Shabbat et les fêtes, portant en chemin tous leurs tracas et leurs soucis afin d'arriver chez leur Rebbe pour lui demander une bénédiction.

Le même phénomène se produisait à chaque fois qu'un autre rabbin descendait en ville et les foules attendaient avec joie et enthousiasme. Le rabbin Naftole de Kałuszyn également, qui était un gendre de Rabbi Zelig, le fils de Rabbi Elhanan attirait de nombreux juifs des villes et villages avoisinants. Ainsi, on pouvait assister à la venue des hassidim de - et vers - Kałuszyn et les charretiers allaient et venaient et partageaient de cette façon leur enthousiasme.

Les confréries se conduisaient d'une autre façon, attachant plus d'importance aux préceptes relatifs à l'homme et son prochain. Elles étaient occupées également à étudier ensemble. On étudiait le Talmud, Ayn Jacob*, la voie des justes*, des textes de la Mishna*, la vie de l'homme et le Midrash*.

Dans l'association *Biker kholim*, Moshéle Einbinder, Velvl Tokarzh, Guedalia Kaptzan et Reb Yankel Zisholtz, qu'il ait la vie longue, s'occupaient des malades, et se procuraient des médicaments. Dans l'association *Hakhnoses Kale*, les trésoriers Motl Basleger, Moshé Einbinder et Yoshe Lubliner aidaient à mener jusqu'au mariage les fiancées sans le sou en leur constituant une dot. L'association *Talmud Toyre* prenait en charge les étudiants pauvres qui ne pouvaient pas, « les malheureux », payer leurs frais d'études. De même, la

société de bienfaisance *Gmiles khsodim* s'occupait des nécessiteux. Les responsables étaient: Aharon Butsche Shreiber, Ezriel Eibeshitz, Acher Motl Aharonsohn et Yankel Goldwasser.

La tâche de la confrérie *Hakhnoses Orkhim* consistait à accueillir les gens de passage dans la maison de Moshé Yovorski sous la direction de l'érudit Ephraïm Shliap. Comme je l'ai déjà mentionné, les confréries portaient grande attention aux préceptes relatifs à l'homme et son prochain, mais le groupe étudiant la Mishna se consacrait en général à l'étude des commentaires de la Torah, bien que dans les préceptes le souci du prochain soit présent, en cas de maladie ou, que Dieu les en préserve, d'un malheur.

L'association des *Mishnaies* a fait appel à Yehezkel Shtulman qui occupait la fonction de rabbin depuis 1904. Le rabbin Yehezkel avait coutume de donner son cours de *Mishnaies* dans la petite maison d'études, dans la nouvelle synagogue, près du puits et à la mort du rabbin, le Reb Shmuel Kopel Hacohe Klingsberg (ayant succédé au siège du rabbinat après la disparition du Rav Shtulman) poursuivit l'étude des *Mishnaies*.

L'esprit de la cour de la synagogue, de toutes les associations et des maisons d'étude avait une forte influence sur la vie quotidienne juive. Chacun se considérait comme une pierre de l'édifice de la communauté. Un juif était responsable de son prochain et on s'en rendait particulièrement compte dans les moments difficiles. Lorsqu'une personne était très malade, on récitait des psaumes, et les femmes se précipitaient à la synagogue pour se ruer sur l'armoire sainte, apportaient des confitures ainsi que des conseils et des remèdes, pour que la santé des malades se renforce et qu'ils guérissent complètement. Si par malheur, quelqu'un mourait, on ressentait le deuil dans la ville entière. Selon l'adage de nos sages: « Lorsqu'un membre du groupe meurt, tout le groupe est concerné ». On baissait les devantures dans toute la ville, on posait ciseaux et marteaux et on se rendait à l'enterrement. Bien que tous soient préoccupés par les soucis de la vie quotidienne, on se sublimait dans la joie ou en partageant les peines de chacun. Cela laissait un fort sentiment chez chacun lorsqu'on voyait une foule de juifs ensemble dans les joies comme dans les peines.

Combien elle fut grande, la responsabilité d'un juif envers un autre en ce jour troublé de la fête de *Shavouot* quand un grand incendie éclata en ville. Les juifs avaient sauté dans les flammes pour sauver les biens juifs. Les juifs révélaient une telle abnégation pendant ce si triste jour de fête !

Oh combien d'énergie les juifs ont déployé à l'heure de la joie. Qui ne se souvient du mariage de la fille de Naftole ? Reb Moshé Einbinder et Velvl Tokarsh avaient provoqué l'émoi en ville en se jetant sur un groupe de hassidim. Autour des tables, les visages des rabbins dirigeants de Pologne et de Galice brillaient. Les cadeaux de mariage étaient resplendissants et la ville était inondée de lumière et de musique toute la semaine des sept bénédictions. Quand le fils de David Gelibter s'est marié à une femme d'une autre ville et s'était préparé à partir aux Etats Unis après le mariage, la ville avait accompagné le couple de mariés par des danses et de la musique tout le long du chemin, jusqu'à la gare de Mrozy, et même jusque dans le train que ce soit pour leur souhaiter bonne chance ou les bénir pour leur lointain voyage.

Je n'oublierai jamais l'enterrement en grande pompe de Reb Yehezkel Shtulman. On allait devant le cercueil du rabbin, les livres ouverts, à la page même où le rabbin avait terminé la leçon de *Mishnaies* et rendu son dernier souffle. Les lamentations de la femme et de la fille du rabbin étaient déchirantes en raison de sa mort soudaine, je portais dans mes bras le petit orphelin Meïrou, ce charmant bambin aux mèches de cheveux tressées. Alors tous les pleurs se fondaient en une seule plainte et les larmes du petit orphelin, je les sens encore sur mes mains.

La ville fut en émoi également lors des enterrements, de Rakhele, la femme du rabbin et de la première femme du rabbin Naftole. Jeunes et vieux étaient en deuil et les pleurs des femmes étaient déchirants.

Lors d'un grand enterrement, ce furent les enfants les plus endeuillés. A l'enterrement de Itzhok Leyb Goldstein, tous les enfants du Talmud Torah avaient rappelé la grande générosité de leur bienfaiteur qui les avaient vêtus de neuf et les avaient chaussés, et ils avaient tous suivi le cercueil le cœur lourd pour rendre hommage à ce juif si généreux, et en signe de remerciement pour ses bonnes actions. J'ai également gardé en mémoire une vision terrifiante. Cela s'est produit après la libération de la Pologne. On avait trouvé à l'époque derrière la ville un couple assassiné, on les avait portés jusqu'à la cour de la synagogue et des foules passaient devant leurs dépouilles et chacun récitait en pleurs le verset : « Nos mains n'ont pas versé de sang et nos yeux n'ont pas vu ». Ce fut un signe précurseur de ce allait arriver aux juifs sur le sol polonais....

C'est ainsi que la ville se partageait entre joies et peines.

Il y avait des périodes où la ville entière bouillait de discussions et les maisons d'étude hassidiques et toutes les associations étaient préoccupées par la même question : qui occuperait le siège du rabbinat ?

Après la mort de rabbi Meïr Shulem, on (en majorité des Hassidim de Ger), ne put se mettre d'accord pour que le fils de rabbi Meïr Shulem, Reb Yoshele devienne le rabbin de Kałuszyn, et il y eut de l'agitation jusqu'à ce qu'il parte et devienne le rabbin de Parysów, et c'est le rabbin Reb Yehezkel Shtulman qui emporta le siège du rabbinat.

A la mort du rabbin Shtulman, les Hassidim de Ger voulurent que Reb Yehiel Meïr, le gendre de Rav Shtulman (de mémoire bénie) succède au rabbinat.

Reb Yehiel Meïr était un hassid de Ger et les gens de Ger voulaient que ce soit lui, un d'entre eux, et non pas l'ancien juge rabbinique de Kałuszyn, Shmuel Kopel Hacoheh Klingsberg, qui était à l'époque rabbin à Modzjitz (Ivangrad).

Lorsque le Rav Kopel descendit en ville prononcer un sermon et présenter sa candidature à la succession du rabbin de Kałuszyn, on vint perturber le sermon et la dispute se prolongea jusqu'à ce que le rabbin d'Ostrow s'en mêle, fasse la paix entre les parties et que tous soient d'accord que le poste de rabbin soit attribué au rabbin Shmuel Kopel Hacoheh. Bien plus tard, on vit surgir de telles disputes entre les différents camps, avec d'autres rabbins et pendant d'autres sermons.

La petite bourgade de Kałuszyn a géré ses affaires de cette manière presque jusqu'à la première guerre mondiale, selon la vieille expression : « avec prières et piété » et toute la ville vivait de Torah et de labeur. Ce n'est que quelques années avant la première guerre mondiale que le visage de la bourgade changea. Auparavant, on ne connaissait que les deux palanches et les deux seaux de Reb Zalman Wassertreger et de Reb Shlomo Wassertreger qui, les malheureux, trimbalaien de l'eau sur de longues distances, de la rivière et du puits de l'école. A présent, on s'approvisionnait en eau dans des tonneaux montés sur des charrettes tirées par des chevaux. Le cocher fouettait le cheval tout en criant : « Eau de la rivière ». Signe de nouveaux temps, on découvrit de l'eau en plein milieu du marché, on agrandit le puits et on y installa deux grandes roues. Plus tard encore, il y eut une nouveauté, une pompe qu'on agitait de haut en bas à l'aide d'une poignée métallique afin que l'eau jaillisse.



Figure 11-A la pompe

Les rues et ruelles avaient également changé et c'en fut fini des mares. On pava le marché, et en 1915, on pava le premier long trottoir en partant du commerce de Yankl Shtein jusqu'à celui de Shulem Zabielski, et ce devint un lieu de promenade pour la jeunesse.

On installa également un nouvel éclairage dans la ville.

La première lampe à gaz fut allumée devant la maison du pharmacien chrétien. Zalman Wassermacher abaissait et remontait la lampe tous les jours avec une chaîne, l'allumait, tandis que les enfants criaient émerveillés comme lors de l'allumage des lumières de Hanoukka: « Il allume, il arrive! Il allume » et tous, même les adultes, regardaient avec étonnement. Dans les maisons d'étude également, on ne se contentait plus de petites lampes et les nouvelles lampes réjouissaient jeunes et vieux.

Dans la cour de la synagogue, on construisait encore plus haut et encore plus large la nouvelle synagogue. L'architecte était un juif hassidique Reb Moshé Dvorak Ketches qui, entre la pose de deux briques, priait et étudiait ensemble avec les ouvriers, avec leur maître hassid. En ville, les ateliers et usines se multipliaient.

David Ruzhe avait élargi le grand moulin dans sa cour et Yehezkel Handel avait construit une usine de peignes et les tanneries, les ateliers de fourrures et toutes les autres petites et grandes usines travaillaient et nourrissaient les juifs honorablement. Au fur et à mesure (pendant les années de guerre déjà) le village s'était mis à vivre à l'ère de l'électricité et avait pris un autre visage.... La jeunesse était devenue plus moderne. Malgré les partis, des syndicats et des luttes, la bourgade avait préservé son caractère d'antan, de Torah, de Hassidout* de piété et de prières. On continuait à étudier dans les maisons d'étude, on

apprenait et les mélodies hassidiques étaient suspendues dans l'air du village comme auparavant.

Où sont-ils ces mêmes juifs, hassidim et artisans ?

Où sont tous les jeunes mariés et ces jeunes fiancées ?

Tous les enfants et étudiants de yeshiva ? Les disciples et examinateurs ? Les fidèles et les chantres ? Les rabbins et femmes de rabbins ?

Les juges, bedeaux et musiciens ?

Existe-t-il encore le moindre vestige de la cour de la synagogue et une pierre tombale dans les deux anciens cimetières ?

Tant de prières ont été dites pour la terre d'Israël.

Tant de fois nous nous sommes souhaités: « L'an prochain à Jérusalem ! »

Et si peu de personnes ont pu réaliser la Mitzva, le précepte de vivre en terre d'Israël, que l'immortalité soit accordée à leurs âmes !

Que l'on se rappelle ce que nous avons et ce que nous n'avons plus.

VERS DES TEMPS NOUVEAUX

Par Moshé Frucht – Tel Aviv

Près de la rivière, sur la place, à proximité de la vieille maison d'étude se trouvait la vieille synagogue en bois. On disait dans la ville qu'elle existait depuis 400 ans. Les légendes couraient à son propos et suscitaient la peur. La nuit, on craignait de passer près de ce lieu saint parce que les morts invoquaient la Torah et malheur à celui qui repousserait leurs requêtes. Si on surprenait un tel appel, on se devait de rentrer dans la synagogue, de se placer devant la tribune face à la Torah ouverte et d'en repartir en marchant absolument à reculons.

On racontait l'histoire d'une personne qui était passée tard dans la nuit et avait surpris une voix sortant de la synagogue l'appelant à la Torah. Ce juif était donc entré et avait trouvé sur la tribune un livre ouvert, il avait lu la Parasha, comme

il le fallait, mais avait oublié de sortir à reculons. Il lui arriva malheur et on le trouva mort sur place. Bien que cette synagogue existe depuis 400 ans, elle est partie en flammes à la fin du 19^{ème} siècle. Depuis, ce lieu est resté désert, ne laissant la place qu'aux peurs et aux vieilles légendes.



Figure 12-Mordekhai Rinvort dans l'armée du tsar

D'un bout à l'autre, ce village était devenu juif. Seuls, dans quelques coins, vivaient quelques gentils. Ils n'avaient pas la maîtrise du village et tremblaient parfois face aux juifs. Un sergent de police, assisté de trois policiers constituaient les « autorités » du village, mais ils ne se mêlaient pratiquement pas des affaires. Ils ne portaient attention qu'aux affaires de « conscription » et particulièrement à ce que l'on paye un "Kofer nefesh¹", une indemnité de quelques centaines de roubles payée pour ne pas partir au service militaire. Malheureusement ils échouèrent plus d'une fois à ce sujet. Une fois ils avaient poursuivi le fils d'Eliezer Toparek, parce que le père n'avait pas payé le *kofer nefesh* *. Le chef du village, accompagné de 3 sous-chefs était rentré en brandissant une épée dans une maison où le fils de Toparek s'était caché, mais Eliezer Toparek, le juif costaud, avait si bien corrigé le chef du village et ses 3 sous-chefs qu'ils ne pouvaient pratiquement plus utiliser leurs mains. Tous les Shabbat, à la maison d'études, on prononçait le *Mi she berakh* * en l'honneur du Kaiser François Joseph, et les autorités se rendaient à la maison d'études pour assister au *Mi she berakh*. Le jour anniversaire du Kaiser, le jour du « manifeste », on allumait une lumière devant les fenêtres, on accrochait des drapeaux, on comblait les fossés montrant ainsi que la ville était en fête et en effet la ville était en fête parce que le jour du manifeste, on réduisait le service militaire de quelques années : les 8 ans de service étaient réduits à 5 ans et plus tard, ils passèrent de 5 à 3 ans et demi.

¹ De l'hébreu כופר נפש. Rançon payée pour la libération d'une personne

Les juifs se débrouillaient aussi en matière de commerce. Pour un « pain de sucre », on graissait la patte du chef du village et les affaires continuaient. Dans la paix et la quiétude, les jours et les années se suivaient. Dans les *shtiblekh* et dans les congrégations, on étudiait la Torah et on récitait des psaumes. Ceux qui travaillaient, après une longue journée de labeur s'y rendaient directement du travail avec des vêtements différents selon l'office de l'après-midi ou du soir.

Tous priaient du plus grand au plus petit. Même la jeunesse croyait que manquer un office du soir où du matin était un danger, et qu'on n'y survivrait pas la nuit. On avait peur et on priait. Les maîtres traversaient fréquemment la ville, notaient les doléances des gens, prononçaient des bénédictions et des vœux de réussite et prenaient les dons. Des émissaires attiraient une foule de « gens simples ».

Ils écoutaient, oreilles grandes ouvertes, étaient très attentifs, absorbaient les leçons de morale et se réjouissaient des légendes et proverbes. La ville avait aussi un célèbre prédicateur, Israël Acher. Il faisait trembler son auditoire avec ses paraboles et ses commentaires. Parfois, des émissaires venaient de Terre Sainte, des juifs aux chapeaux à large bord et turbans, faire la quête pour des Yeshivot et pour rabbi Meïr Baal Hanes. Une fois, 2 Juifs du Yémen firent une forte impression. On aurait dit des émissaires des 10 tribus du fleuve Sambation* et toute la ville était accourue pour voir ces juifs étranges.

La ville était pleine de *shtiblekh* hassidiques, mais aussi pleines d'associations de *Misnagdim*. Les groupes se nommaient « Société des jeunes hommes ». Ce nom a perduré même lorsque les membres sont devenus des grands-parents parce que ces associations avaient été fondées du temps de leur jeunesse. Les corporations avaient été fondées par les artisans : des fabricants de Talith, des cordonniers, des tailleurs, tanneurs, bûcherons. Chaque spécialité avait sa « corporation ». Les chiffonniers également qui couraient les villages avaient aussi créé leur corporation.

Au sein de ces corporations, on priait et on étudiait, chacun selon ses coutumes. La corporation des chiffonniers et colporteurs, se consacrait aux psaumes. Celle des cordonniers, tailleurs et tourneurs, au *Houmash* * (Pentateuque) et enfin, celle des fabricants de Taliths, à l'étude des textes de la Mishna. Les corporations étaient aussi des lieux de réjouissances et occasionnellement, on y prenait un verre d'alcool. Lorsqu'une association avait fini d'écrire un Sefer Torah, toute la ville participait à la joie de son achèvement. Les membres distribuaient les boissons et les bonbons avec largesse et la joie était à son comble. Les juifs qui montaient à cheval étaient vêtus comme des cosaques et Tcherkesses et les musiciens accompagnaient de claquements de doigts leurs instruments de musique. A l'occasion de ces réjouissances, on faisait appel aux amuseurs : Ephraïm Shlief, Velvl Tokarsh et Leizer « Goy ». A la tête des

musiciens, il y avait Noah avec son « Klionke¹ », qui avait été surnommé le « Klionke » parce que son nez était très large.

Tandis qu'on promenait l'objet saint dans la synagogue, la ville entière suivait le rouleau de la Torah, avec devant, le maître et le rabbin et les femmes étaient venues aussi. Elles se tenaient entre les hommes autour de l'autel et se réjouissaient avec tous. La corporation des chiffonniers, qui ne s'était pas distinguée par ses étudiants en Torah avait cependant écrit beaucoup de livres et une copie de rouleau l'une après l'autre et ils distribuaient les tonneaux de vin à profusion, comme des rois.

En 1898, pour la première fois, une troupe de théâtre descendit en ville et y joua « Shulamis »² dans le hangar des pompiers. J'avais 8 ans à l'époque et j'étais accouru voir ce grand prodige. Tout le « petit peuple » avait déjà pris place, et moi, debout devant la porte je cherchais un moyen de me faufiler à l'intérieur. Un des artistes le remarqua et me demanda ce que je voulais. Quand je lui eus avoué que je n'avais pas de billet d'entrée, il me proposa d'apporter un chat, nécessaire à la représentation. J'ai détalé et je lui ai immédiatement rapporté un chat. Pour me récompenser, il m'a attribué une place d'honneur dans la salle et, le cœur battant, j'ai assisté à la représentation. A dater de ce jour, des troupes d'acteurs sont venues à chaque fois dans la ville pour y jouer.

Pour assister à la représentation, les gens se mettaient sur leur trente et un comme pour un jour de fête. De nouvelles réjouissances dans la ville et un vent nouveau soufflaient...le petit peuple des confréries s'affirmait face au monde des oratoires, leurs hassidim et leurs rebbes...

¹ Klonka : du polonais : gros nez

² **Shulamis** : Pièce d'Abraham Goldfaden

SOUS TROIS RÉGIMES

Par Haïm Reizman

En lutte contre le régime tsariste

Kaluszyn, particulièrement la jeunesse juive, prit une part très active dans la lutte contre le régime tsariste de 1905, Tous les corps de métiers qui avaient travaillé pour l'armée russe, les cordonniers, les repriseurs, les tailleurs, les chapeliers, les blanchisseuses, les couturiers avaient fait la grève, les plus actifs dans cette grève étaient les fabricants de chaussettes. Cette profession livrait les militaires et employait beaucoup d'hommes et de femmes ainsi que des enfants du *heder* âgés de dix ans

De nombreux affrontements survenaient entre les ouvriers juifs et la police qui leur tombait dessus lors d'un rassemblement. Il y avait des militaires dans la ville et de tels conflits étaient devenus quotidiens. Les ouvriers hardis profitaient des rues étroites pour attaquer la cavalerie tandis qu'elle traversait la « rue de Varsovie », la rue principale, à cheval, Tous ces heurts se terminaient par des contrôles, arrestations et déportations en Sibérie.

Les actes antisémites, les pogroms et les chicaneries avaient fortement assombri l'atmosphère et avaient aussi montré de quelle façon il fallait se comporter afin de ne pas être loyal vis -à-vis des lois de l'état.

On s'efforçait de commercer sans autorisation, de ne pas payer d'impôts. On n'enregistrait pas les nouveau-nés auprès des autorités officielles.

Quand un enfant était mort, on ne le déclarait pas. D'une manière ou d'une autre, on attirait l'attention. Il valait mieux qu'ils ne sachent pas qu'un juif était né et qu'ils ne se réjouissent pas qu'un juif soit mort. C'est de cette façon que les juifs comprenaient les choses et ils se comportaient en conséquence.

Les registres étaient vides et le pouvoir russe avait besoin de militaires. Chaque ville devait mettre à sa disposition un certain nombre de recrues.

Et qu'ont fait les Russes ? Les fonctionnaires municipaux ainsi que la police déambulaient dans les rues et dès qu'ils rencontraient un jeune homme, il était enregistré et on évaluait son âge. Il y avait justement des cas comiques. On avait donné 20 ans à un jeune homme de 15 ans de haute stature. Par contre, un garçon de 20 ans, à cause de sa petite taille avait été estimé avoir 15 ans.

La police recherchait aussi les jeunes de 21 ans qui étaient passés depuis longtemps dans l'autre monde, au royaume des morts et qui n'avaient pas été

inscrits sur le registre. Toutes les réclamations des parents disant que leur enfant était mort à l'âge de 20 ans ne servaient à rien pour pouvoir échapper au service militaire. Pour échapper au service militaire, on fabriquait des « faux ». Il existait des « laboratoires », qui fabriquaient à chaque fois des « faux » afin de leurrer la commission de conscription.

C'est ainsi que toute la population juive a joué un jeu quotidien avec les autorités et les fonctionnaires. Mais il y avait également de sinistres personnages au sein de la population : ceux qu'on nommait les « *shtarke* »¹. Ils collaboraient avec la police dans leur combat contre les ouvriers. Ces individus étaient essentiellement issus des pègres et des petits parrains. Cependant, les ouvriers ne restaient pas inactifs dans leur combat contre les « *shtarke* ». Dans la guerre menée contre eux, une municipalité venait en aide à une autre et de Varsovie à Brisk, les ouvriers étaient unis entre eux. Dès qu'un de ces « *shtarke* » se pointait en ville, on lui réglait son compte.

Les tracasseries policières ne faisaient qu'empirer et les réunions entre les ouvriers et grévistes devaient être de plus en plus secrètes. Afin de « couvrir » les rassemblements, on organisait intentionnellement des spectacles. Des jeunes hommes et des jeunes femmes venaient se rassembler en société et c'est ainsi qu'on entendit pour la première fois le son du gramophone et est apparu également le premier cinématographe apporté par Abramele Kliantshist. C'est dans la maison d'Abramele que j'ai vu pour la première fois le grand prodige : des êtres vivants sur un drap. Et quand je l'ai raconté le lendemain aux enfants et que ce récit est parvenu à l'école aux oreilles du rabbin, il n'a pas voulu y croire et m'a fait le reproche qu'un juif ne devrait pas voir de telles choses.

Suite à l'échec des événements révolutionnaires des années 1905-1906, la majeure partie de la jeunesse a quitté la ville. Beaucoup sont partis à Varsovie et d'autres aux Amériques de l'autre côté de l'océan. La ville était calme comme après une tempête, et tout est retombé dans la même situation figée comme des dizaines d'années auparavant. La jeunesse restée en ville n'avait pas d'autre choix que de travailler pour gagner sa vie et se rendre ensuite à la maison d'études pour étudier.

Il n'y avait pas d'école. L'analphabétisme atteignait des proportions allant jusqu'à 90% et plus encore chez les femmes. Lorsqu'une fiancée recevait un courrier de son fiancé, elle se rendait chez l'instituteur de Siemiatycze afin qu'il lui lise sa lettre. Et l'homme de Siemiatycze écrivait la réponse dans le style de

¹ Shtarke : Yidd littéralement, forts. Ici « gros bras »

celui qui aurait dû écrire la lettre. Il passait pour un grand connaisseur du yiddish et toutes les femmes et jeunes filles voyaient en lui un grand écrivain. Le Siemiatycze, ainsi qu'elles le nommaient, savait immédiatement où commencer, ses mots résonnant comme l'eau de la pompe dans le seau en cuivre, et le jeune homme ou le fiancé se devait d'écrire une réponse, même s'il n'avait pas l'intention d'écrire.

L'originaire de Siemiatycze commençait d'habitude par les lettres contorsionnées « A l'attention de » et il se faisait bien payer pour ces belles lettres. Plus les lettres étaient alambiquées, entortillées, plus il touchait d'argent.

Beaucoup de superstitions circulaient en ville. On croyait aux fous, aux fantômes, aux esprits et aux remèdes de grand-mère. Le soir, on ne versait pas d'eau sur le sol afin de ne pas asperger les âmes en errance.

Aucune femme ne sortait au crépuscule sans tablier ou un homme sans ceinture. On racontait comment les fous et les fantômes se déguisaient en morceau de sel. Quand quelqu'un tombait malade, on n'appelait pas le docteur, mais on courait chez l'exorciseur afin d'écarter le mauvais œil.

Si tout cela n'était d'aucun secours, on demandait au possédé de retirer des tuiles des toits et au moment où la fumée sortirait des cheminées, la maladie partirait de même. Un remède consistait également à faire couler goutte à goutte de la cire chaude sur le malade, ou bien un Cohen devait passer à grandes enjambées sur un enfant malade 3 fois de suite.

Il ne manquait pas d'exorciseurs et d'exorciseuses, et l'on disait de l'un d'eux qu'il attrapait les maladies avec la main et qu'il n'y avait nul besoin de docteur.

La jeunesse ne croyait pas à tout ça et se sentait coincée. Mais elle n'avait pas d'autre choix que de s'adapter à toutes ces coutumes rétrogrades. Un couple amoureux n'osait pas se promener librement, mais les jeunes hommes et les jeunes filles sortaient séparément de la ville, le jeune homme d'un côté de la rue et la jeune fille de l'autre côté de la rue et le jeune couple se retrouvait au « pont de Varsovie ». Là ils n'étaient pas dérangés et ils étaient libres....



Figure 13-Le pont de Varsovie

Ce même pont, sur la route de Varsovie, « le pont de Varsovie » était le lieu des rencontres romantiques de tous les couples et à son sujet, les copains de cette époque chantaient cette chansonnette:

- « Yossef a une houppe, Noémie se coiffe,
Ils se rendent ensemble au pont et se donnent la main.
- Tandis que les meuniers meulent, que les meuleuses tournent,
que Yossef et Noémie s'embrassent, personne n'est en vue.... »

Et en effet, personne ne voyait rien, la jeunesse vivait en se cachant et dans l'arriération.

La ville s'était assoupie de nouveau après les événements de 1905-06 et cela a continué jusqu'au début de la première guerre mondiale.

Sous occupation Allemande

La situation a changé lorsque les allemands ont occupé la ville au cours de la première guerre mondiale. Comme dans toutes les villes de Pologne, ils ont commencé également à Kaluszyn leur politique de confiscations, et de nombreux juifs étaient menacés de prison parce qu'ils vendaient leur marchandise hors de Kaluszyn ou bien qu'ils y faisaient entrer des marchandises. C'était une époque de chômage total. Les ouvriers et la population n'avait même pas de quoi s'acheter du pain que l'on distribuait au moyen de cartes. Beaucoup mouraient de faim et à nouveau, comme pendant la période russe, les juifs ont essayé de contourner la loi et faire rentrer par des chemins détournés les produits nécessaires.

Ces mêmes contrebandiers portaient assistance à la population juive de Kaluszyn et aux alentours et leur travail les mettait en danger. Souvent les contrebandiers se heurtaient à la garde allemande. Et les incidents les plus sérieux survenaient.

Dans le domaine économique, les allemands causaient des tracas à la population et ils avaient la main très lourde, mais a contrario, ils étaient très libéraux dans les domaines culturels, et autorisaient l'ouverture d'associations culturelles. Bientôt, une association culturelle s'est créée qui s'est efforcée, dans le cadre de ses moyens d'élever le niveau moral et culturel de la jeunesse.

La jeunesse masculine quittait la maison d'études et était happée par la soif de culture laïque et de littérature moderne juive.

L'association culturelle n'a pas existé pendant longtemps. Des partis politiques sont sortis de leur coquille et cela a mené à des luttes de partis dans les associations culturelles. Ce débat a pris fin avec la liquidation de l'association culturelle et la fondation de cinq associations politiques :

Le « grand club » bundiste, le « foyer ouvrier » des « *Poale Tzion* », le « *Stchekha Robotnitcha* » du SDKPL¹, et le S.S², devenu par la suite le *Fareynikte* (l'Union), *l'Union des sionistes généraux*³. Il n'existait pas encore à l'époque de groupe communiste et le *Bund*, le *Poale Tzion* et le « SS » étaient actifs dans la rue juive. Les syndicats professionnels se sont ensuite organisés au moyen d'une administration centralisée composée des 3 partis mentionnés ci-dessus.

APRES LA LIBERATION DE LA POLOGNE

A la fin de la première guerre mondiale, lorsque la Pologne a acquis son indépendance, les juifs ont cru à l'égalité de traitement, qu'ils seraient des citoyens comme tous les autres et qu'ils rempliraient loyalement leurs obligations vis -à-vis de l'état polonais.

Mais peu de temps après la libération, les pogroms ont commencé, rappelant l'époque tsariste. Pourtant, malgré toute cette atmosphère pogromiste et la déception après la « libération », la vie sociale juive à Kałuszyn a pris de l'ampleur.

Tout ce que les « associations culturelles » avaient semé, les organisations politiques, les partis le cultivaient et le récoltaient.

¹ SDKPL : Parti social-démocrate de Pologne et de Lituanie.

² Cf chapitre des SS Fareynikte

³ Les **sionistes généraux**. Courant politique sioniste apparu dès la fin du XIX^e siècle, et positionné au centre droit. Il se veut sioniste, libéral et démocratique. Il s'organise en parti politique en 1922

La jeunesse aspirait à la culture, et une grande partie des parents pratiquants, étaient d'accord pour que leurs enfants étudient. Le livre juif avait élu domicile dans tous les foyers juifs, donnant parure à la pauvreté et rendant plus lumineuse la vie juive. Son fondement était le succès des bibliothèques, dans les sociétés ouvrières qui étaient continuellement occupées à accroître le nombre de lecteurs juifs.

Les bibliothèques accueillait également différentes manifestations, faisant venir des écrivains et des conférenciers et des crédits étaient votés pour que les bibliothèques achètent des livres.

Toutes les manifestations culturelles éveillaient une soif de connaissance et attiraient l'attention de toute la population.

Chez nous en ville, la langue yiddish occupait la place d'honneur.

On l'entendait à la maison, dans la rue, au travail et dans le commerce, et les chansons juives se confondaient avec les cantiques de Shabbat.

Aux heures du soir, beaucoup de *Minianim* * juifs étaient assis dans les maisons d'étude et les confréries, plongés dans un chapitre de la Mishna ou un traité de la Guemara tandis qu'au même moment, les ouvriers prenaient des cours du soir.

Dans les clubs, on entendait les débats des intervenants, les chorales, les répétitions aux concerts et les représentations théâtrales. A l'Ouest de la ville, sur la route du pont de Kałuszyn, on entendait les échos de la Torah venant des *shtiblekh* de Ger ainsi que les chansons hébraïques des mouvements de jeunesse voisins de « l'Hashomer Hatsaïr ». Un enthousiasme hassidique d'un côté de la rue et une communion dans les danses de Hora de l'autre côté de la rue.

C'est ce visage que Kałuszyn a présenté, et quand un historien juif fera des recherches sur les communautés juives dans les ruines de la Pologne, qu'il sache que sur les routes, autour de Varsovie et de Mińsk, entre les villes de Mińsk Mazowiecki et Siedlce, la ville juive de Kałuszyn a existé pendant des centaines d'années, ponctuée de vie juive, de mélodies juives, que les assassins allemands avec la complicité des polonais ont assassiné et brûlé jusqu'à ce que la ville soit vide de juifs.



Figure 14-La rue de Mrozy

AU FIL DES DECRETS ET PERSECUTIONS

Par Moshé Tchernirsky – Ramle

En 1905, je suis devenu un résident de Kaluszyn et j'ai commencé mes activités au sein de la communauté juive en 1912.

Lorsque la 1^{ère} guerre mondiale a éclaté en 1914, j'ai organisé un comité d'assistance dont le but était d'aider les familles des mobilisés. Beaucoup étaient partis au front et avaient laissé femmes et enfants sans moyen de subsistance. Le comité, constitué de David Ruzhe, David Gelibter, Israël Abraham Feigenboim, Mendel Sharfharts, Itzhok Munk et moi-même en qualité de président, avait mis en place cette aide grâce à des versements que nous avons reçus des personnes les plus aisées de la ville. Nous avons également prélevé un impôt sur la vente de la viande et cela avait pris beaucoup de temps avant que les abatteurs rituels et les bouchers acceptent cette mesure. Nous nous étions également occupés d'aider les juifs à se libérer de la conscription. C'est à cette époque qu'a débuté le commerce des billets blancs et rouges. Les rouges devenaient bleus et les bleus devenaientblancs¹.

Le Dr Regalski en possédait un grand nombre et avait parfaitement compris le langage de l'argent liquide.

¹ : Billets : Les billets étaient des cartes d'exemption du service militaire. Les bleus exemptaient du service militaire en temps de paix, les blancs permettaient l'exemption définitive



Figure 15- Moshé Tchernitski

Les ennuis ont commencé en 1915 à l'arrivée des allemands. Une ville était isolée de l'autre, et par conséquent, les fabricants de Taliths de Kałuszyn souffraient beaucoup du fait qu'ils étaient dépendants des contrées lointaines. J'avais organisé à cette époque un comité d'entraide aux fabricants de Taliths. Sous la direction de Pessah Shpak, le comité d'aide était chargé d'apporter une aide aux familles des fabricants de Taliths.

La ville avait beaucoup de soucis à cause des centaines d'habitants de Pinsk chassés par les allemands et forcés de s'installer à Kałuszyn. Les expulsés de Pinsk étaient presque tous persona non grata et leur comportement à Kałuszyn montrait qu'ils n'étaient pas des saints. A chaque fois, on apprenait qu'ici et là des vols avaient été commis. Du bois avait été volé dans le petit bois appartenant à Itzhok Munsck. A cette occasion, nous avons formé une police de surveillance juive comprenant entre autres: David Zylberberg, Alter Tchelandniski, Shlomo Zylberberg, Mendel Groshke et Petshak, un non-Juif. Alter Roizenman était à la tête de cette police et Zisman en était le commandant. Elle avait été créée avec l'accord des allemands. Le but de cette surveillance était de lutter contre les vols et de faire attention aux conditions sanitaires. Elle a existé jusqu'en 1918.

En 1916, pour la première fois, des élections municipales se sont tenues à Kałuszyn. Staczek, à la tête des chrétiens de la ville a mené des négociations avec moi-même pour que nous renoncions aux élections et que nous nous répartissions conformément à un accord: une moitié juive, une moitié non juive. J'ai refusé et ai exigé des élections arguant que les juifs devaient recevoir ce qui leur revenait du fait qu'ils constituaient la majorité. Les élections se sont donc déroulées. On votait en respectant l'ordre suivant : d'abord les commerçants, puis les artisans, etc..

Sur les 12 conseillers municipaux, 8 Juifs avaient été élus:

Mordechai Yehuda Domb, Yenkel Bjitwe, (l'officier de santé) Haïm Simha Weintraub, Yehetzkel Lutzker, Itshe Meïr Gelbhardt, Israël Abraham Feigenbaum, Yoshua Winokamien et moi-même. Parmi les personnes élues, il y avait des représentants de tous les milieux juifs, commerçants, artisans, cercles intellectuels et chacun venait aux réunions du conseil municipal vêtu à sa façon. (Reb Itshe Meïr, par exemple avait l'habitude d'accourir aux réunions portant sur lui sa blouse recouverte de farine , et on le reconnaissait aisément.

Staczek était le maire. C'était un non-juif libéral avec qui on pouvait discuter.

Lors du choix des conseillers municipaux, les rapports furent les suivants: 2 juifs, Israël Ruzhe et David Gelibter et un non-juif, Butkovsky. Cette « gestion des affaires » a existé jusqu'après la guerre, jusqu'à la libération de la Pologne.

Dès l'indépendance de la Pologne, de nouveaux ennuis ont commencé. Au moment de la guerre polono-bolchevique, quand l'armée polonaise déambulait dans la ville, il y avait des troubles à chaque fois. Les soldats faisaient des incursions dans les commerces juifs et les boulangeries pour voler et commettre des pogroms. Du fait que la raison essentielle était la chasse au pain, nous avons fait en sorte que les jours où les militaires traverseraient la ville, ils trouveraient du pain et des cigarettes disposés sur des tables. Les soldats le prenaient comme un cadeau et on put ainsi éviter qu'ils ne mettent les commerces à sac et commettent des pogroms.

A la veille de l'invasion bolchevique, la ville était dans un état de désordre total et il n'y avait pas d'autre choix: « si je ne me protège pas, qui le fera ? »

Et nous avons mis en place une milice populaire de 100 policiers dont la majeure partie était des juifs.

Les soldats sévissaient dans la rue, s'en prenaient aux uns ou aux autres, défonçant à chaque fois les commerces et les pillant.

Et voici que l'on se précipite vers moi en poussant des cris et que l'on défonce les portes de Noah Lewin et de Pessah Mankhemer. Je me suis immédiatement rendu au conseil municipal et me suis plaint au commandement militaire que les soldats se comportaient en voyous dans la ville. Le commandant a écouté ma plainte jusqu'au bout et m'a répondu avec dédain :

- A chaque instant un autre petit morveux de juif vient se plaindre.

Je lui répondis que je venais en qualité de représentant officiel des juifs et de la ville et qu'il était de son devoir de maintenir l'ordre. Ma position entêtée eut de l'effet sur lui et il dépêcha immédiatement quelques officiers pour rétablir l'ordre en ville.

Un beau matin, Tanhoum Beder m'a réveillé en m'annonçant que des soldats se déchaînaient dans le magasin d'Abraham Gordon. A mon arrivée sur place, ils m'ont expliqué qu'ils étaient à la recherche de cigarettes cachées ainsi que d'armes. Il était clair que toute cette histoire à propos d'armes n'était que poudre aux yeux et un prétexte. Je leur ai proposé de procéder à une fouille en à ma présence à charge pour eux de trouver des armes. Ce n'est qu'alors qu'ils se sont retirés dans l'embarras. Dans toutes mes interventions, le conseiller chrétien Butkowsky m'a beaucoup épaulé. A chaque fois que je l'appelais, il me venait en aide. Durant de longues années, les non-juifs de la ville ont mené campagne dans les cantons pour que le marché soit transféré en un autre lieu, sur la grand-place vers l'hôtel de ville. Il était clair qu'il s'agissait de transférer le marché du quartier juif vers l'autre, non-juif et ce, afin d'ôter leur source de revenus aux juifs. La guerre menée pour l'emplacement du marché recommençait à chaque fois, jusqu'à ce que, pour une fois, on réussisse par une astuce à réduire à néant cette menace et supprimer ce point de l'ordre du jour.

Le conseil municipal avait organisé une soirée de fête en l'honneur du *staroste* et j'ai profité de sa bonne humeur. Tous les conseillers et notables juifs et non-juifs étaient assis autour de lui. On avait disposé sur la table des boissons et de bons plats « *keyad hamelekh, vayehi ketov libo beyaiin* »¹ J'ai salué le *staroste*, et lui ai dit au moment propice, qu'il était temps de donner un bel aspect à la ville et qu'il faudrait en son honneur décorer de plantes la place aux chevaux et transformer cette grande place vide en jardin municipal. Le *staroste*, bien imprégné de boisson et de nourriture, accepta immédiatement et conclut l'affaire avec enthousiasme en disant que l'on devait se mettre au travail toutes affaires cessantes. Les non-juifs avaient compris ce que j'avais fait, ils ont voulu dire quelque chose, mais il était trop tard, le *staroste* avait rendu son jugement et cela nous suffisait.

C'est ainsi que la proposition de transfert du marché municipal de la grande place au marché aux chevaux dans le quartier non-juif fut annulée.

Lorsque les bolcheviques débarquèrent, je fus arrêté avec d'autres membres du conseil municipal dont le curé. Pour ce qui concerne les juifs, on

¹ Hébreu. Phrase extraite du livre d'Esther : A profusion, et le vin le mit dans de bonnes dispositions....

avait arrêté Yudel Pienknaviecz et Israël Abraham Feigenboim. On nous avait accusés d'avoir organisé un comité pour aider l'armée polonaise. On nous a emmenés à Siedlce et fait passer au tribunal où Karl Radek était également présent. Avec les conseillers municipaux et le curé, nous, juifs avons été torturés en prison. Mais, sans faire ni une ni deux, les bolcheviques ont entrepris leur retrait, à la suite de leur défaite sur la Vistule et on nous a délivrés dans la plus grande confusion. Sur les routes infestées de militaires, nous avons tenté de nous mettre en route vers Kałuszyn. Lorsque nous nous sommes approchés de Bojmie, nous avons entendu sur la route que sur place, on tuait les juifs. On nous a proposé d'éviter ce chemin, mais nos compagnons de voyage, les conseillers chrétiens de Kałuszyn ont juré qu'ils intercèderaient en notre faveur. A Bojmie, on avait tué 23 juifs de Kałuszyn qui s'étaient enfuis en direction de Siedlce avec l'armée soviétique en déroute. A l'arrivée des juifs à Bojmie, les paysans de la ville et les soldats polonais les avaient attendus et tués avec cruauté.

Lorsqu'à notre tour, nous sommes arrivés à Bojmie, les mêmes personnes déchaînées, pleines de haine dans leurs yeux, sont venues à notre rencontre, mais les conseillers polonais sont intervenus en notre faveur et ont déclaré que nous avions été avec eux dans les prisons soviétiques et que nous juifs, les avions sauvés. Après d'instantes intercessions des conseillers municipaux, on nous a laissé partir de Bojmie et nous nous sommes dirigés vers Kałuszyn.

A notre arrivée en ville, nous avons trouvé un vide complet et un chaos total. Toutes les portes étaient closes et les soldats allaient et venaient pour piller. On avait tout saisi chez Haïm Torbiner et Dove et les bandits s'approchaient également de mon voisin Gamzu. Je suis allé directement voir le maire pour y mener des négociations avec le commandant, un Poznantchik¹, et exigé qu'il calme ses soldats. Mes intercessions n'ont pris effet que lorsque je lui ai promis de trouver de beaux appartements pour ses soldats. J'ai prié également le commandant de m'autoriser à transférer les morts de Bojmie et à les enterrer au cimetière de Kałuszyn. Au début, il n'a pas été d'accord mais après lui avoir expliqué la nécessité d'ouvrir les tombes pour établir l'identité des morts afin que les femmes ne soient pas considérées comme abandonnées (selon la Loi), il a accepté et envoyé quelques soldats pour retirer les morts de Bojmie et les transporter à Kałuszyn. Les événements de Bojmie sont arrivés jusqu'à la diète polonaise. Noah Prilutzki a beaucoup œuvré dans ce sens et quelques semaines plus tard, une commission gouvernementale s'est présentée afin d'enquêter sur l'affaire de Bojmie. On a ouvert les tombes pour la seconde fois, exhumés les cadavres et il était pénible de voir de quelle façon on extrayait avec des bâtons

¹ **Poznantshik**: De la ville de Poznan.

les corps à moitié décomposés, comme si ce n'étaient que des charognes et non pas des êtres créés à l'image de Dieu.

Les persécutions contre les juifs ne cessèrent pas. Les juifs furent accusés d'avoir collaboré avec les bolcheviques. A chaque fois, la « défensive », la police secrète polonaise procédait à des arrestations de juifs polonais et à chaque fois je devais à utiliser d'autres moyens pour intervenir auprès des gendarmes et sauver les personnes accusées.

Trois juifs, Shlomo Popovski, Mendel Oliarniks et le fils d'un habitant de Mrozy ont été traduits en cour martiale. On a d'abord pensé que leur peine ne serait que de deux ans, mais deux semaines plus tard, la sentence de mort a été prononcée et ils sont passés devant un peloton d'exécution. Les non-juifs de la ville mettaient à profit cette situation, prétendant que les juifs avaient trahi et ne devaient plus constituer la majorité au conseil municipal. Les représentants juifs ont été convoqués et on a tenté dans les cris d'obtenir notre consentement par la force. On nous a soumis un protocole afin que nous le signions, stipulant que nous serions prêts à rester au conseil municipal à condition d'être minoritaires et qu'il n'y aurait pas d'élections. Je n'ai en aucune manière accepté de le signer et malgré toutes les répressions, des élections se sont tenues et de nouveau, les juifs sont restés majoritaires au conseil municipal. Le nombre de juifs dans la ville avait diminué. Suite au grand incendie de 1920, beaucoup étaient partis. De 12 000 juifs, leur nombre était passé à 8000 juifs contre 3000 chrétiens.

Au nouveau conseil municipal, élu en 1935, les représentants juifs étaient: Mordechai Rimvrot, Aharon Rapoport, Reuven Mikhelson, Yudel Pienknaviecz, Leizer Bornstein, Haïm Reizman, Avrohom Goldberg et Sadowski en qualité de conseillers municipaux. Ce fut le dernier conseil municipal à majorité juive. Jusqu'en 1935, j'ai poursuivi mon travail de conseiller et j'ai lutté tout le temps contre les décrets et persécutions qui accablaient la population juive, et je me suis opposé par différents moyens à tous les ennemis, pour le bien de la communauté.

La guerre qu'Hitler a mené à mis fin à tout. Je suis parti en Russie, l'ai traversée quasiment jusqu'en Sibérie et par miracle, j'ai pu revenir en Pologne et de là partir en Israël. Le destin m'a poussé à voir, à un âge avancé, comment la ville, pour laquelle j'avais investi toute ma vie avait été d'un coup réduite à néant. Malgré tous les décrets, on s'en tirait toujours et cette fois, nous avons été impuissants.

Le Kałuszyn juif n'existe plus.

Pendant longtemps, nous avons lutté contre les non-juifs, et cette fois, ils avaient gagné.

APRES LA LIBERATION DE LA POLOGNE

Par Moshé Frak

Le jour de la capitulation des allemands approchait. Les têtes hautaines des fiers gendarmes allemands s'étaient inclinées et on pouvait lire l'abattement sur leurs visages. Dans leurs postes de garde et leurs logis, on remarquait une précipitation nerveuse. Les allemands avaient déjà emballé leurs effets pour partir.

Après des années de souffrance, de famine et d'épidémies, la communauté juive de la ville a senti que quelque chose changeait. Mais personne ne savait précisément ce qui allait se passer.

Les polonais de la ville avaient relevé la tête et les légionnaires polonais étaient déjà prêts et attendaient leur heure pour renverser la domination étrangère.

Différentes versions circulaient. On parlait d'un gouvernement populaire avec Piłsudski à sa tête. On parlait même d'un gouvernement communiste. Des groupes de juifs se tenaient dans la rue de Varsovie et parlaient de la nouvelle situation. On prêtait attention à toutes les rumeurs et chacun donnait son avis à savoir si c'était mieux ou pire.

Et, on ne sait pourquoi, la situation devint plus claire. Les allemands s'enfuyaient de la ville et les polonais leur tombaient dessus, leur prenant leurs uniformes et leurs armes. Les changements étaient perceptibles, les fusils allemands se portaient fièrement sur les épaules des non-juifs. Les partis ouvriers juifs montraient aussi de l'activité. Des manifestations dans les rues et des rassemblements de masse dans les clubs et les maisons d'étude. Des flambeaux et des drapeaux et des mots d'ordre tonitruants. Que vive la Pologne !

Que vive la légion polonaise ! Que vive Piłsudski!

Lors d'une réunion, le frère de Staczek, le maire de la ville pris la parole et parla des années d'esclavage et du miracle de la libération de l'indépendance polonaise. De nombreux juifs opinèrent du bonnet, mais la majorité ne s'associa pas aux espoirs de l'indépendance polonaise. Je me rappelle qu'à cette réunion le vieil Alter Ketsche a parlé à un juif qui se réjouissait de la joie des polonais :

- Pour eux, les Polaks, c'est une joie, ils reçoivent à nouveau leur pays, mais nous les juifs, pourquoi nous réjouissons-nous ? Pour nous l'allemand était une calamité et les polonais une catastrophe ! »

Ces jours de fête, de rassemblements et de manifestations étaient finis. La vie quotidienne reprenait son cours normalement. Le non-juif Vonsovski, l'agent municipal reconduisit avec zèle les décrets et ordonnances. Et les juifs de Kałuszyn reprirent leurs occupations du temps des allemands, ces petites fabriques illégales où on produisait des boissons alcoolisées à partir de pain, ou leur équivalent. Et à nouveau, les femmes se sont déplacées dans les villages pour vendre du pain et des pommes de terre aux commerçants. Des ateliers s'ouvrirent et la communauté juive de Kałuszyn se réjouit de la promesse du président de la ville non-juif, d'allouer une plus grande somme afin d'achever la construction de la nouvelle synagogue qui traînait depuis des années, et les juifs avaient foi en des temps nouveaux.



Figure 16-Kałuszyner dans l'armée Polonaise 1919-1920

Pourtant de nouveaux jours difficiles se profilait - la guerre entre la Pologne et la Russie. Dans les maisons d'étude et dans la rue, on bouillait: La guerre aurait lieu, la guerre n'aurait pas lieu. On enquêtait et on interprétait « la lettre politique d'Itshele ». On voulait découvrir ce qu'il en était de cette guerre et elle finit par éclater.

Jour et nuit la rue ne connut pas de repos. Les armées allaient et couraient, les bolcheviques faisaient la chasse aux polonais dans la ville et on entendait dans la rue les fusillades sur la route de Siedlce.

La nuit, l'armée polonaise délaissa la ville. Le « pont de Varsovie » brûla et il régna un silence effrayant. Dans la matinée, les deux premiers soldats bolcheviques aux pieds nus firent leur apparition dans la rue de Varsovie, vers le magasin de Zysman, et ensuite, l'armée bolchevique commença à avancer, l'infanterie, les cavaliers, les véhicules et l'artillerie. Les rues étaient pleines. Les juifs saluaient les soldats russes et étaient en extase devant ces hommes allant nu-pieds, en guenilles et aux visages blafards... Quel parti allaient-ils prendre dans cette guerre ? Les soldats russes promettaient qu'ils prendraient Varsovie dans 2 jours.

Pendant ce temps, on commençait à faire le ménage dans la ville à la mode communiste. Les communistes juifs de Kałuszyn, de même que les membres des autres partis socialistes mirent sur pied une milice rouge. Fusils à l'épaule et rubans rouges sur les bras, les nouveaux maîtres commencèrent à régner sur la ville.

Les arrestations commencèrent. On se mit à saisir les notables juifs et non-juifs, à nationaliser les biens, en particulier les quincailleries.

Les militaires allaient et réglaient avec de grandes liasses de papier, même à des gens qui n'avaient jamais vu de ducat, et la ville entière faisait du commerce et tentait sa chance. Les militaires achetaient à n'importe quel prix et dépensaient sans compter leur monnaie en papier que n'importe qui pouvait imprimer sur une machine à imprimer, et les juifs croyaient qu'ils allaient devenir riches.

Les artisans travaillaient également jour et nuit. Tout allait aux militaires qui payaient avec largesse et avec grande politesse. Ils avaient tous appris rapidement quelques mots de russe et en particulier le mot « Tovaritch¹ » qui convenait aux affaires.

De grands rassemblements se tenaient au milieu du marché. Du balcon de Moshé Tchernitski, les orateurs laissaient entendre que l'heure de l'égalité et de la fraternité avait sonné. Je me rappelle le discours de Pliwaczewski qui avait fait forte impression. Il détenait depuis longtemps sa carte de membre du parti communiste. Il appelait tous les opprimés qui avaient vécu jusqu'à présent dans les caves, à occuper les hautes positions des riches. Son discours eut de l'effet sur les pauvres et parler à un communiste devint un honneur. Tous commençaient à se vanter d'appartenir au parti communiste : « Moi » Je suis au parti depuis de longues années.

¹ **Tovaritch**: russe : camarade.

Beaucoup espéraient décrocher un nouveau statut social - être à la tête des commerces cossus et même de l'administration de la ville. Le village était en effervescence, bouillonnait de sentiments de fête. Les rues grouillaient de gens et chaque véhicule militaire était salué d'un large geste de bienvenue.

Un des véhicules, qui traversait la ville, avait été vivement salué par la foule juive. Il s'est avéré plus tard qu'il s'agissait du véhicule transportant les délégations polonaises du cessez-le-feu. Ils avaient reçu un accueil chaleureux, mais plus tard, le mouvement antisémite « **Dwa Grosze** » écrivit que les juifs avaient salué avec enthousiasme la délégation du cessez le feu parce qu'ils pensaient qu'ils s'agissaient de bolcheviques et ce portrait antisémite qu'ils dressèrent coûta très cher aux juifs de Kałuszyn.

Après huit jours d'occupation, les soviétiques entamèrent leur retrait à un rythme effréné. De minute en minute, la panique grandissait et l'état d'esprit des juifs de Kałuszyn changea du tout au tout. Véhicule après véhicule, l'un sur l'autre les gens quittaient leurs foyers en masse et suivaient l'armée qui se retirait.

La panique était grande, les routes étroites et tous couraient. Tous les juifs comprenaient la signification du retour de l'armée polonaise. Moi aussi, j'étais jeune homme à l'époque, personne à la maison ne me l'avait annoncé mais je courais. Ou courrait-on ? Là où tous couraient, en direction de la Russie, sur la route de Siedlce.

La nuit était tombée, pleine d'agitation et de cris. Une ruée de chariots – plus vite, plus vite. Chevaux après chevaux et charrettes après charrettes et bientôt on vit apparaître les avions polonais. Armés de leurs mitrailleuses, ils faisaient feu sur la route.

Ils demandèrent aux militaires de nous arracher des charrettes, mais aucun n'accepta et nous avons voyagé toute la nuit jusqu'à arriver très tôt le matin à Sokołów.

Nous avons trouvé toute la bourgade en larmes et préoccupée. On disait qu'à Varsovie les Polonais avaient percé le front et les juifs de Sokołów avaient aussi fait leurs bagages et se tenaient prêts à s'enfuir.

Nos juifs de Kałuszyn venaient de se poser pour se reposer. Après avoir voyagé toute la nuit, ils se relevèrent et décidèrent de poursuivre leur route. J'essayai de me lever, mais mes pieds ne m'obéissaient pas. Je ne pouvais plus continuer. Je suis resté, seul, assis sur un petit pont. Les autres Kałuszyner m'encourageaient, me disaient que je devais un peu me reposer et ensuite me réfugier à Bug en direction de la Russie. Pour le moment, j'étais tout seul, je voulais manger et je

n'avais rien dans la poche. En fait, j'avais de l'argent, les billets russes, mais on ne pouvait rien acheter avec cela. Seul, épuisé et affamé, j'ai pu, malgré le chaos des militaires qui se retiraient et des juifs qui fuyaient, arriver jusque chez un juif de Kałuszyn habitant à Sokołów.

Sur place, je me suis retrouvé dans une maison pleine de monde et parmi eux, beaucoup de personnes de Kałuszyn. Le maître de maison s'était enfui et seule sa femme et ses enfants étaient restés. J'y passai la nuit et tôt le matin, on m'avertit que les bolcheviques étaient partis de Sokołów et que l'armée polonaise était sur le point d'arriver.

La maîtresse de maison est rentrée apeurée et nous a demandés de partir au plus vite parce qu'elle avait peur de nous garder et ne voulait pas de problèmes. Nous avons dû partir.

Avec mes pieds estropiés, je me suis traîné à grand peine vers la synagogue. Là, j'ai rencontré beaucoup de juifs, dont mon compatriote Yossel Yagodzinski, bénie soit sa mémoire et Yonah Elson (aujourd'hui en Argentine). Je suis resté la journée entière à la synagogue et nous mourions tous de faim. A chaque instant, un de nous s'évanouissait et à la tombée de la nuit on entendait des fusillades.

Au matin, nous nous sommes prudemment approchés de la fenêtre et avons vu l'armée polonaise se déchaîner et défoncer les commerces. Dans les rues, on entendait des cris. Nous avions peur de sortir de la synagogue. Mais la faim nous tenaillait et l'un d'entre nous, plus hardi, est sorti dans la rue et nous a rapporté la nouvelle que des affiches étaient accrochées dans toute la ville demandant à tous les fuyards, réfugiés des autres villes de se déclarer à la Kommandantur, sous peine de mort.

Nous n'avions pas d'autre choix que de nous déclarer à la Kommandantur. On enquêtait sur chacun pour connaître son identité et savoir d'où il venait. Nous ne voulions pas avouer que nous avions pris la fuite avec les bolcheviques. Comme nous nous étions mis d'accord entre nous auparavant, chacun de nous a déclaré qu'il avait été forcé de travailler et de mener paître les vaches. Après l'enregistrement, on nous a annoncé qu'à 4 heures de l'après-midi, on nous renverrait en train dans nos foyers.

Il y avait parmi nous des personnes hardies qui nous avaient demandées l'autorisation de partir à la recherche de nourriture et on nous a demandé d'aller chercher à manger auprès du rabbin.

Le rabbin de Sokołów ne se trouvait pas chez lui à ce moment, il n'y avait que le personnel de maison dans la cour du rabbin et leur avons demandé à manger. Il

n'y avait pas non plus de pain et on a fait cuire des pommes de terre pour calmer notre faim avec quelque chose. Quatre heures approchaient et nous étions tous dans l'attente avec angoisse.

Etait-il vrai qu'on allait nous renvoyer dans nos foyers ? A quatre heures pile, on nous a fait mettre en rangs, quatre par rangée et avons commencé à marcher vers la gare.

Face à nous passaient des soldats et lorsqu'ils s'approchaient de nous, ils nous lançaient des pierres et agitaient leurs poings.

Conformément aux ordres, nous restions de marbre, et les soldats se jetaient sur nous avec leurs crosses et leurs sabres en poussant des « hurra ». J'ai réussi à m'enfuir avec quelques autres dans le cimetière chrétien et à me faufiler entre les tombes. Il faisait déjà sombre, nous avons entendu un chrétien se rapprocher de notre cachette et nous avons remarqué que les soldats grimpaient par-dessus la palissade du cimetière.

Nos cœurs battaient la chamade. Par chance, ils ne nous ont pas remarqué et nous sommes restés couchés sur les tombes jusque tard dans la nuit, jusqu'à ce que tout soit calme autour de nous, et, avec crainte, nous sommes sortis du cimetière et nous sommes mis en marche. Sur la route, nous avons croisé une non-juive, elle nous a prévenus que les rues étaient pleines de militaires et nous a conseillé de couper à travers bois. Elle nous a informé que sur la route de la gare, de nombreux juifs avaient été assassinés et nous a proposé de nous rendre chez un meunier juif qui habitait non loin de là.

Nous étions vendredi soir. En nous souhaitant un bon Shabbat, nous nous sommes approchés dans l'obscurité tardive de la maison du meunier. Il ne nous a pas accueilli avec empressement parce que, ainsi qu'il nous l'a dit, d'autres venaient à tout moment et qu'il était occupé, il devait cuire du pain pour les militaires, et qu'il travaillait également le Shabbat. Il nous a conseillé de passer à travers bois vers Miedzna, situé à proximité de Węgrów.

Il nous a donné à chacun de nous un demi pain, et les pieds meurtris et en compote, nous nous sommes remis en marche vers Miedzna au milieu de la nuit.

Je n'oublierai jamais ce que j'ai vu dans la forêt. Des soldats réduits en bouillie, des cadavres de chevaux, des fusils et des canons en mille morceaux.

Nous sommes arrivés à Miedzna tard dans la nuit et nous n'avons pas vu âme qui vive. Finalement, nous nous sommes dirigés vers une cabane où brûlait une lampe. Nous avons demandé où vivait un juif et avons enfin pris le chemin d'une maison juive.

Nous avons frappé à la porte, mais personne n'a répondu. Et ce n'est que lorsque nous avons fait savoir que nous étions juifs, qu'une femme nous a ouvert la porte. Parce que c'était Shabbat, elle n'avait allumé aucune lampe et nous a raconté dans l'obscurité les actes sauvages, barbares des « Halertshikes ». Elle nous a donné du pain et du lait à chacun d'entre nous et nous avons dormi dans l'étable.

A sa demande, nous avons quitté très tôt notre gîte et sommes partis vers Węgrów. A proximité de la ville nous avons rencontré des juifs, qui nous ont prévenus qu'à Węgrów on réquisitionnait les gens pour travailler et que ceux qui n'en étaient pas des habitants étaient arrêtés. Je suis cependant rentré à Węgrów et ai demandé des nouvelles de mes proches. Je me suis séparé du groupe et ensuite par différents détours, je suis parvenu à Kałuszyn. Sur les routes menant à Kałuszyn, il y avait des gardes militaires qui attendaient les réfugiés qui essayaient de rentrer dans leurs villes. Ils torturaient avec sauvagerie tous ceux qu'ils rencontraient et les envoyaient en prison.

J'ai évité les routes et, par des chemins détournés je suis arrivé dans ma ville jusqu'à mon domicile. Les pleurs et la joie de mes parents étaient indescriptibles. Toutes les minutes un autre voisin venait me demander si je n'avais pas vu telle ou telle personne sur les routes. A chaque fois, en ouvrant la porte, j'étais saisi de peur et je tremblais que l'on ne vienne m'arrêter, et les voisins ne cessaient de me poser des questions et m'interroger. Il régnait en ville un sentiment de jugement dernier. A chaque instant on apprenait de nouveaux événements: qu'on avait arrêté Yeshaiah Grodzhiski, Yaacov Hertz Gontarski, et d'autres encore – qu'ils se trouvaient tous dans la prison de Siedlce et qu'ils risquaient la peine de mort. Hommes et femmes accouraient à la maison d'étude et pleuraient tout en étant impuissants.

Quelques jours plus tard, la nouvelle de la boucherie de Bojmie parvint aux oreilles des habitants. On avait assassiné plus d'une vingtaine de juifs au moyen de haches et de pelles. J'ai gardé en mémoire le nom de quelques-unes de ces personnes: Avrohom Shmerl, le mari de ma tante Roizes, Israël Ashel, (un de ses fils vit en Israël), Simha Bromberg (un piqueur de tiges), Alter le « noir », Hirshl, un des fils de Libe Bracha la blanchisseuse, Hone, le fils d'un fabricant de Taliths, Yeshaiia, le fils de Shlomo le hassid et Simha Palma.

Ensuite, 3 Juifs ont été fusillés après avoir été condamnés par un tribunal militaire. C'est le prix que Kałuszyn a payé au mouvement antisémite « Dwa groshe », au prix de beaucoup de sang et de souffrances.

DANS LES GEOLES DE MIŃSK MAZOWIECKI

Par Israël Reichenbach – Tel Aviv

Nous étions en août 1920.

L'armée Bolchevique avait entamé sa grande offensive d'invasion en Pologne et avait pénétré en profondeur en territoire polonais. La Pologne était alors dirigée par un gouvernement d'ouvriers et de paysans : Daszyński¹, Witos². Cependant, le général Haller était aussi aux commandes, avec son armée portant des uniformes bleus, les « Halertshikes » qui avaient introduit dans chaque village la « mode » de tailler les barbes juives et d'arracher des lambeaux de peau et de chair.

Ils avaient reçu l'ordre d'arrêter tous les militants politiques et l'avait exécuté.

Mon nom, souligné de deux traits rouges, figurait également sur le mandat d'arrêt. Ce qui signifiait: arrestation à tout prix en raison de mes activités associatives à cette époque, en qualité de président de la société de Kałuszyn. Cependant, ils ne réussirent pas à m'arrêter avec tous les autres, car, à ce moment, je me trouvais à Varsovie, à l'hôpital Oujazdover, aux mains de la commission de mobilisation militaire.

Après avoir quitté l'hôpital Oujazdover avec une permission de trois mois, je suis descendu à la gare de Mrozy avec l'intention de rentrer tranquillement à la maison, à Kałuszyn. Mais à la gare, un messenger m'a prévenu d'éviter la ville parce qu'on m'y attendait.

J'ai passé la nuit à Mrozy, avec, dans l'idée de retourner au matin à Varsovie, mais dès l'aube, la police de Mrozy a assiégé la gare et exigé les papiers d'identité. Je leur ai montré le document de permission de l'hôpital, mais ils ont aussitôt cherché mon nom dans la liste des suspects et un des policiers de Kałuszyn, au moment de lire mon nom (Reichenbach), dur à prononcer, s'est

¹ **Ignacy Ewaryst Daszyński** (1866- 1936) : Journaliste et homme politique polonais. Il fut le premier ministre du premier gouvernement polonais, créé à Lublin en 1918.

² **Wincenty Witos** (1874 -1945) Homme politique polonais, un des principaux leaders du mouvement paysan en Pologne.

écrié: « Jesteś, komuniście, psiakrew »¹, salaud de communiste et la station a résonné de son « salaud ». On m'a amené au commissariat de police de Mrozy et affecté un gardien spécialement pour moi. J'ai mené des négociations avec mon gardien pour qu'il me libère. Je lui ai proposé beaucoup d'argent. Il a aussitôt répondu à ma proposition:

- Je t'aurais bien libéré si tu n'avais été qu'un voleur ou un bandit, mais un communiste...

Et en attendant, une heure plus tard, on a amené une autre personne qu'on avait arrêté, un déserteur, un jeune homme de Mrozy âgé de 18 ans. Vers 11h, le commandant de police est arrivé. Il était déjà au courant de notre arrestation et montrait ses compétences à chacun d'entre nous, me pointant du doigt et me traitant de « communiste » et le second de « déserteur ». L'interrogatoire du déserteur débuta par ces paroles:

- Tu manges du pain polonais alors que notre pays est en danger ? Et pour quelle raison as-tu déserté l'armée ?

Le jeune homme a essayé de répondre quelque chose, mais le commandant s'est servi de sa main puissante et l'a frappé avec délectation, tandis que de l'écume coulait de la bouche du tortionnaire. J'attendais, persuadé qu'à présent, pauvre de moi, cela allait être mon tour. Mais, à mon grand étonnement, il s'est adressé à moi, me disant « prosze pana »² afin que je lui signe le rapport qui montre aux plus hautes autorités, qu'il avait réussi à exécuter les ordres et qu'il avait transféré le prisonnier communiste Reichenbach.



Figure 17-Kaluszyner dans la prison de Mińsk Mazowiecki

¹ Jesteś, komuniście, psiakrew :Polonais : Mot à mot :Tu es là, toi chien de communiste

² Proszę pana : Polonais : S'il vous plaît monsieur

Je n'étais pas d'accord pour signer, et je lui ai demandé sur quoi il se basait pour me qualifier de communiste. Il me répondit qu'il n'était pas forcé de m'en expliquer la cause, et que j'avais le droit de ne pas signer le rapport. J'ai donc décidé de ne pas le signer, et 2 agents de police m'ont reconduit à Mińsk Mazowiecki. Au commissariat de police de Mińsk, on s'est « réjoui » de me voir, et, après une courte procédure de contrôle, on m'a transféré à la prison de la ville. J'y ai retrouvé toutes mes connaissances, les détenus de Kałuszyn: Ezra Skovronek, Menahem Domb, Berish Altenberg, Itshe Milgrom, Hersch Yossel, Sokol, une des sœurs Winokamie, Mendel Grushke, Moshé Rozenfeld et le grand Joseph. Parmi les personnes arrêtées se trouvaient également 15 prisonniers politiques de Mińsk Mazowiecki. Les camarades Tchelandnitsky, Welondik, Slotsky, avaient réussi à échapper aux arrestations et à rejoindre Varsovie. Grâce à l'intervention de ses camarades, les comités centraux des partis ouvriers nous avaient envoyé de l'aide: 80000 zlotys, ce qui constituait une grosse somme à l'époque. Nous avons bientôt choisi un trésorier parmi nous, Ezra Skovronek et réparti notre groupe en trois – Les riches, la classe moyenne et les pauvres - et avons décidé comment chacun bénéficierait de l'aide. Les pauvres en reçurent leurs moyens de subsistance et les plus aisés en reçurent une partie. L'administration pénitentiaire se comportait avec tolérance vis-à-vis de notre collaboration et l'accord que nous avons conclu avec une voisine de prison pour qu'elle nous approvisionne en nourriture. L'administration était ainsi dégagée de l'obligation de nous nourrir et se gardait pour elle les frais qu'elle aurait dû engager.

C'est ainsi que nous avons organisé notre quotidien en toute fraternité, et il est important de mentionner qu'un des détenus, Grinberg, a suscité l'admiration de tous les prisonniers par ses nobles et fraternelles initiatives, ainsi que par son comportement. Nous lui étions tous attachés corps et âme. Les jours passaient longuement depuis cette sombre journée d'arrestation. L'air était de plus en plus étouffant, le front se rapprochait. Apprenant que l'armée bolchevique était arrivée à Siedlce, nous avons discuté en prison de la conduite à tenir.

Nous avons réfléchi à ce qui nous attendait du côté du pouvoir polonais du fait du rapprochement du front. Nous entendions divers sons de cloche: que l'on nous transfèrerait à Poznan dans la prison de Wronk, ou bien que nous serions mobilisés dans l'armée, et d'autres disaient aussi que nous serions libérés. Nous ne croyions pas à notre libération. Nous y voyions une provocation des autorités parce qu'elles pensaient que nous avions dans l'idée, les bolcheviques approchant, de nous libérer par la force. Ces rumeurs relatives à notre proche délivrance étaient propagées par les autorités pour nous détourner de nos plans de libération. C'est pourquoi la situation devenait de plus en plus tendue chaque jour, et nous discussions toujours entre nous de la conduite à tenir. Un beau

matin, Itshele Milgrom m'a pris à l'écart, dans un coin de la cour de la prison et avec tout son talent d'orateur, m'a fait comprendre que nous étions en danger, que nous allions être emmenés chacun séparément dans une autre prison et que nous allions rester sans trésorier et sans caisse. Il m'a expliqué sa proposition de répartir tout l'argent de la caisse, chacun selon ce qui lui revenait. J'ai vu dans sa proposition une bonne intention et j'ai accepté. Afin de discuter de ce sujet, nous avons appelé tous les prisonniers de Kałuszyn à se réunir. Itshele a détaillé son plan et après un échange de points de vue par rapport à ce qui pourrait éventuellement se passer, nous avons décidé de répartir son argent, et nous avons décidé joyeusement qu'au cas où un des prisonniers réussirait à se libérer ou à s'enfuir et parvenir à Kałuszyn, il ne dépenserait pas l'argent de la prison, mais il le donnerait aux camarades locaux, à des œuvres communautaires et sociales.

Entre temps, Les bolcheviques s'étaient rapprochés de Kałuszyn et étaient même parvenus sur la route de Mińsk Mazowiecki. A ce moment, nous avons pris la décision de rester éveillés et d'attendre. Nous sentions que la nuit serait décisive et elle le fut.

Vers 10-11h du soir, un grand détachement de policiers a cerné la prison et le commissaire a annoncé :

- Prenez tout et sortez dans la cour !

Le commissaire de police –un homme de petite taille portant lunettes et aux yeux perçants, passa entre les prisonniers jusqu'à ce qu'il tombe sur Itshe Milgrom, et après que celui-ci lui eut donné son âge, le commissaire lui lança un « poshal won do domu ¹ » le libéra, fit mettre tous les autres sur une rangée et les amena au commissariat de Mińsk Mazowiecki.

Un évènement tragique fut sur le point de se produire au commissariat. Nous nous tenions debout, lorsque nous avons entendu un coup de feu et, immédiatement après, un Poznantshik des avant-postes militaires est arrivé à cheval. Il nous a accusés d'avoir tiré, et proclamé que nous devions tous être fusillés. Le commissaire eut de la peine à expliquer au militaire que nous n'étions pas coupables, mais finalement un bain de sang fut évité. Après une première halte au commissariat , on nous a ordonné de nous mettre en marche en

¹ Paszol won do domu : Polonais : Fous le camp, rentre chez toi

direction de Varsovie et tôt le matin, nous sommes arrivés à la citadelle . Là-bas, toutes les personnes aptes ont été réparties dans l'armée polonaise et seuls certains de notre groupe ont pu éviter d'être envoyés dans l'armée polonaise et se rendre à Kałuszyn.

Parmi nous, il y avait le grand Joseph, tourneur de profession. Il lui manquait toujours deux jours dans la semaine. C'était un juif que la pauvreté accompagnait dans son réduit. Il ne critiquait ni Dieu, ni les gens et pas même la bourgeoisie. Un travailleur silencieux et digne qui répondait toujours en arborant par un large sourire au visage. J'ai toujours pensé que le surnom « le grand Joseph » n'était pas honteux pour ce juif honnête, et cette fois, il s'est avéré que son nom constituait son essence, « le grand Joseph », le plus grand et le plus honnête des hommes. Joseph Sapirstein a accompli la Mitzva dans sa totalité et réalisé la décision heureuse qui avait été décidée entre les murs de la prison de Mińsk. A son arrivée à Kałuszyn, il a, sans la moindre retenue, donné tout l'argent de la caisse, sa part de détenu aux camarades locaux de Kałuszyn pour qu'ils la distribue comme convenu à des œuvres sociales, et une fois de plus, je fus convaincu de la justesse de ma pensée vis-à-vis du grand Joseph, ce grand et digne camarade Joseph Sapirstein.

1920: DANS LA TOURMENTE

Par Yakov Palma

Le 15 juin 1920 après midi, le frère cadet de Moshé Goldberg me dit que David Zylberberg m'appelait d'urgence.

J'ai quitté l'atelier précipitamment et ai rencontré David Zylberberg, prêt à se mettre en route. Il m'a averti que la police de Mińsk Mazowiecki allait procéder à des arrestations au sein des activistes du parti et que lui, Ezra Skorowek et moi-même étions sur la liste de la police du district.

David attendait déjà pour prendre congé de nous et je me suis rendu immédiatement aux archives du parti bundiste qui se trouvaient, à l'époque au domicile de David. Une grande partie des archives est partie en fumée et Mendel Gruzhke (mort à Londres) a emporté le reste en lieu sûr.

Après m'être occupé des archives, j'ai pris des chemins détournés pour prévenir les camarades. Les policiers s'étaient déchaînés, abattant leurs fouets sur nos têtes et le chaos régnait dans toute la ville.

Après avoir réglé toutes mes affaires, je me suis rendu chez mon maître Abraham Aron Edelweiss pour y passer la nuit. Vers 6h du matin, j'ai été réveillé par de l'agitation dans la rue et j'ai vu, par la fenêtre, des groupes de jeunes gens encerclés par la police. De temps en temps on en ramenait d'autres. Soudain j'ai vu Ezriel Skovronek (qui avait passé toute la semaine à Varsovie et était retourné à la maison par hasard. Instinctivement, j'ai poussé la fenêtre et j'ai vu qu'en face, 2 policiers faisaient irruption dans mon appartement. Pendant ce temps, le nombre de personnes arrêtées dans la rue ne faisait que grossir. J'ai vu Hersch, Yossel Sokol, Menachem Domb, Moshé Rosenfeld, Esther Vinokamien, Ezriel Skovronek etc. Et quelques heures plus tard, toutes ces personnes ont été conduites en charrette à la prison de Mińsk Mazowiecki.

On m'avait informé que la gare de Mrozy était surveillée et que, chaque fois qu'un train s'arrêtait, les passagers étaient passés au crible. Après réflexion, je décidai de me rendre à Mrozy, là où Shlomo Zylberman possédait une maison de campagne, afin de poursuivre ma route vers Varsovie. A Mrozy, je me suis retrouvé avec Shlomo Wellendik et Abraham Gluzman. Malgré que l'appartement ait été situé au fin fond du village, la police a eu vent de son existence et trois jours plus tard, un Shabbat après-midi, Moshé Goldberg et Itshe Kranarski ont couru à travers champs nous prévenir :

- Camarades, fuyez, la police arrive !

Immédiatement, nous avons pris la décision de retourner à Kałuszyn tandis que la police continuerait de nous chercher à Mrozy. Pour ne pas perdre de temps, nous nous sommes mis en route, Abraham Gluzman et moi-même avons coupé à travers champs en empruntant le « chemin de Patok ». Lorsque nous sommes arrivés en ville, tristes, des voyous nous sont tombés dessus en hurlant: « communistes ». Mais faisant comme si de rien n'était, nous avons traversé la cour du Krochmalnitshke¹ sautant par-dessus la barrière, vers la maison du rabbin Naftole afin de nous mêler aux fidèles en prière, à l'heure de Minha. Plus tard, je suis monté chez Moshé Posklinski, et sa mère, Sarah Léa (que la paix soit sur elle), m'a caché quelques jours, et j'ai pris la décision de me rendre à Varsovie. Si je ne pouvais m'y rendre en train, alors je m'y rendrais en charrette. On m'avait réservé une place comme « cocher » parmi les charretiers, qui transportaient des marchandises entre Varsovie et Kałuszyn.

Sur la route de Varsovie, à proximité du pont, une charrette chargée de sa cargaison m'attendait. Le véritable cocher, le grand fils Zalman avait reçu de

¹ **Krochmalnik**: il est probable que krochmalnik ait le sens d'une personne travaillant dans un moulin..

l'argent pour acheter un billet de train , tandis que Haïm Mordekhai et moi nous mettions en route. Moi, à la place du cocher avec fouet et rênes et mon voisin à côté de moi avons été attentifs à ne pas tomber dans un fossé, et, finalement, nous sommes arrivés sains et saufs à Mińsk Mazowiecki.

A un barrage, des militaires ont fouillé le chargement et vérifié nos papiers. Tout s'est très bien passé, et nous avons poursuivi notre chemin jusqu'à Miłosne. Il était presque minuit et nos yeux se fermaient, lorsqu'à nouveau une patrouille de police fit son apparition. Ils nous inspectèrent et trouvèrent que mon allure ne leur plaisait pas. Ils me saisirent et me jetèrent dans une cellule sombre. Je restai assis jusqu'au matin à même le sol ,et j'eus le temps de réfléchir à ma situation. Je devais poursuivre mon chemin jusqu'à Varsovie, et de là, bifurquer vers Kałuszyn où tout était resté sans commandement. Au matin, on me conduisit au poste de police pour vérifier mon identité. Mon visage rasé et mes mains frêles ne correspondaient pas à la profession de charretier. Qui étais-je donc alors ? Sûrement un déserteur. On m'envoya alors à la gendarmerie de Mińsk. Et je me suis retrouvé aux mains de la P.K.U * militaire. Un commandant ayant autorité sur les détenus, un jeune prêt à cogner m'a fait monter. Il m'a reniflé en disant:

- Hum... Un juif !

Il m'a confisqué mes cigarettes et le peu d'argent que je possédais (insuffisant pour lui) et, proférant des insultes, m'a allongé le long du lit de planches. Des bras m'ont tenu fermement et le commandant en personne m'a frappé avec une chaussure militaire à clous. Ne pouvant me retenir, je me suis mis à hurler de ma pauvre voix de Jacob. Les fonctionnaires et officiers ont accouru en entendant mes cris. Ils ont vérifié mes papiers, et après avoir constaté qu'ils étaient « en règle », m'ont laissé partir. J'étais libre à nouveau, mais, voyant affluer les policiers de Kałuszyn vers l'immeuble de la P.K.U, je suis sorti dans la rue, sans perdre une minute et me suis rendu chez mon oncle Israël Haïm, mangé un bout, passé la nuit, pris un peu d'argent de poche et décidé de me mettre à nouveau en chemin.

Avant de reprendre la route, je décidai de rendre visite à mes camarades détenus à la prison de Mińsk. En échange d'une pièce, le gardien de prison m'ouvrit grand la porte et c'est dans une ambiance de fête que je pus voir tous les prisonniers. Ma visite soudaine avait provoqué de la joie et en voyant l'état d'esprit des détenus, j'en suis ressorti avec plus d'assurance. Ces hommes étaient portés par un idéal et le travail accompli depuis des années avait porté ses fruits.

Au matin, je suis reparti rendre visite à mes camarades. Tous les détenus ne cessaient de me poser des questions, et au moment même où nous discussions, j'ai vu deux policiers amener Israël Reichenbach. On l'avait arrêté à la gare de

Mrozy. Les policiers m'ont fait la remarque, si j'ai bien compris, que Mińsk avait « brûlé » et qu'il fallait prendre la route au plus vite.

Tôt le matin, je suis parti à Kołbieli avec l'idée de bifurquer vers Varsovie. Le cheval se traînait lentement, la carriole cahotait et je tentais en somnolant de faire le point sur ma situation et de réfléchir à tous ces événements. L'armée polonaise avait été mise en pièces près de Kiev et s'était enfuie dans l'affolement. L'Armée Rouge avançait à grands pas, le pouvoir polonais déversait sa fureur sur la population juive. A l'intérieur des terres, les arrestations avaient pour effet de diminuer les effectifs. Tous les jours, on sortait de nouveaux décrets : « Jabłoń »¹. On fermait toutes les organisations politiques et professionnelles. Les journaux juifs étaient interdits le « Bund » avait pris position contre l'entrée de l'Armée Rouge. Que faire à présent? Comment trouver une issue ?

Et je pensais: Ne valait-il pas mieux aller en prison avec mes camarades.

Mais bientôt je me dis: A qui la faute ?

Non, il valait mieux rester libre, rester en relation avec le groupe et renforcer son courage dans de telles épreuves. Ainsi, plongé dans mes pensées, je me suis rapproché avec mon cheval et ma carriole, de Kołbieli. Je me suis arrêté au milieu de la place du marché et j'ai pris un verre de thé dans un bistrot. Bientôt, un jeune homme est arrivé, suivi d'une jeune fille et nous nous sommes réjouis ensemble. On connaissait mon nom (Kapotè) à cause de mes activités dans la région. On m'a sorti du bistrot, et à nouveau des camarades sont arrivés et m'ont demandé des nouvelles. J'étais épuisé et j'ai demandé s'il m'était possible de me reposer. Le lendemain, un policier a demandé mes papiers, et lorsqu'il a vu « Kałuszyn », il m'a ordonné immédiatement de repartir. Il ne voulait pas avoir de Kałuszyners ici. Je suis passé à Otwośk et me suis retrouvé à nouveau dans de la famille, chez un de mes oncles.

La confusion régnait là aussi. Le train local Kurczew - Varsovie marchait encore, mais il était bourré de gens d'Otwośk, qui s'enfuyaient avec toutes leurs

¹ Jabłonna : Camp de détention militaire mis en place à l'été 1920 au moment de la contre-offensive de l'Armée Rouge sur Varsovie. Le fait que de nombreux officiers juifs servaient dans l'Armée rouge et que les juifs occupaient des places de premiers dans la direction soviétique avait suscité une atmosphère de suspicion envers chaque juif, particulièrement dans l'armée polonaise. Les autorités polonaises ont donné instruction que tous les volontaires Juifs, et en particulier les officiers, soient détenus. 3000 soldats juifs et officiers furent retirés de leurs unités et soumis à des épreuves physiques et mentales dans le camp de Jabłonna. Après des protestations, les autorités ont cédé et le camp fut liquidé en septembre (Source Jewish Virtual Library)

affaires à Varsovie. C'est là que j'appris qu'en France, on formait la nouvelle armée polonaise: les « Halertchikes ».

D'effrayantes nouvelles nous parvenaient de *Jabłoń*: Deux trains militaires étaient entrés en collision et deux habitants de Kaluszyn figuraient parmi les victimes (Motl Piasetski était mort et Moshé Zhelazhné avait été blessé). Le troisième jour, il s'avéra que je ne pouvais plus rester chez mon oncle. Il pleurait pour moi, moi le non-juif. Il avait fait une marque sur les Tefillin et il s'était convaincu que je ne priais pas. Le juif était assis et pleurait et allez lui expliquer mon nouveau crédo révolutionnaire ! Je choisis de me taire et de chercher du travail, creuser des tranchées à proximité de la Vistule à Kurczew. Nous travaillions du lever du soleil, jusque tard dans la nuit et nous dormions sur les rives de la rivière, sous la féroce surveillance des soldats. Les nuits étant froides, nous nous blottissions les uns contre les autres pour parvenir à dormir quelques heures, mais cela ne durait pas longtemps.

Un beau matin, les soldats sont partis, laissant les tranchées à l'abandon et les ouvriers désœuvrés. Je suis retourné à Otwosk et j'ai trouvé la demeure de mes proches fermée à clef. Ils étaient partis à Varsovie et avaient laissé la maison à l'abandon. J'ai pris possession du grenier, vide, qu'ils n'avaient pas fermé à clef et j'ai trouvé à la cave une « réserve » de pommes de terre, de quoi tenir plusieurs jours.

Otwosk était dans un terrible état de désorganisation et totalement coupé du monde. L'armée s'était retirée, le train avait cessé de fonctionner, les bureaux officiels étaient fermés. Il faisait très chaud et je cherchai mon chemin dans les rues désertes. La majeure partie de la population juive avait pris le chemin de Varsovie. J'étais perdu et j'étais à la recherche de mes amis détenus. Et voici qu'un après-midi, le premier bolchevique a pointé son nez, portant des vêtements kaki, appuyé d'une main contre son fusil, et de l'autre se grattant la peau sous sa chemise. C'était le premier, et dans les bois environnants, les autres suivaient.



Figure 18-Kaluszyners dans l'armée Polonaise 1919-1920

Les bolcheviques. Cela faisait déjà trois ans que nous en entendions parler depuis la révolution d'octobre. Nous avons eu de nombreuses discussions et débats dans le parti. Nous avons fondé beaucoup d'espairs mais étions également déçus. Chacune de leurs paroles était semblable au son du Shofar annonçant le Messie. Elles pénétraient profondément dans nos consciences. Et à présent je le voyais, le bolchevique, ce fougueux moujik m'apparaissait comme un sauveur, mystérieux dans son silence.

J'ai couru en direction du bois afin de voir la nouvelle armée par curiosité autant que par révérence. Il y avait deux douzaines de cavaliers -les camarades. Ils me dirent que l'Armée Rouge allait pénétrer incessamment dans Varsovie. Bientôt ils feraient route vers Berlin et proclameraient la victoire de la révolution mondiale.

Sous l'effet de ces paroles, je tombai en extase, là où la réalité et le rêve se confondaient et n'avaient plus de limites. Mon ami le commissaire mit fin à ma fébrilité. Il donna un ordre et en un clin d'œil, tous les cavaliers partirent. Le commissaire me salua et me conseilla de rentrer à la maison. Il faisait sombre et la nuit tombait.

Je n'étais pas encore parvenu à la maison quand j'entendis une rafale de mitrailleuse siffler au-dessus de ma tête. Je me suis jeté à terre (j'avais été soldat auparavant) attendant la fin de la fusillade et suis parti en ville à la recherche d'un camarade, avec qui partager mon enthousiasme. Les profondes relations humaines et de camaraderie que j'avais nouées avec les bolcheviques avaient fortement pénétré mon état d'esprit. Il y a quelques semaines encore, j'étais pourchassé comme une bête sauvage, harassé physiquement et mourant de faim et voici que je transcendais mes vingt ans en quelque chose de plus grand, de merveilleux, j'étais traité en « camarade » plutôt qu'en « juif », j'étais en route vers la liberté plutôt que vers la prison, vers l'égalité plutôt qu'à l'abaissement. Dans mon état d'exaltation j'avais le sentiment que quelque chose de nouveau et de puissant se produisait.

Cette même nuit, les juifs d'Otwosk qui étaient restés s'étaient rassemblés dans les bâtiments en briques autour du « Bazar d'Otwosk » dans les caves aux plafonds voûtés, se serrant les uns les autres comme des moutons avant la tempête.

Je me suis rendu le matin dans une « villa », afin de rendre visite à une famille du coin où quelques jeunes gens étaient restés dans les « tranchées ». Je me suis assis sur l'herbe mais bientôt se produisit un raid aérien, à coup de bombes et de lourds tirs de mitrailleuse. Nous avons couru, pliés en deux et avons cherché un

abri. Le souffle d'une bombe me projeta à nouveau au sol. Une maison à proximité fut touchée. Au loin s'élevait une épaisse fumée et des flammes. Une femme poussait un cri déchirant, son enfant mort dans les bras, touché par un éclat. Une autre bombe éclatait à présent sur la ligne de chemin de fer. Je me suis étendu à terre afin d'éviter les tirs des avions.

Ils volaient très bas, et n'étaient pas dérangés dans leur travail de mort. Puis la nuit tomba à nouveau. Dans les immeubles, autour du « bazar », l'atmosphère était oppressante. On se tenait en cercle et on commentait les événements de la journée. En écoutant les conversations, J'appris qu'un plus grand régiment de l'Armée Rouge était arrivé au matin, en ville, près de la gare. Après le raid aérien, ils étaient partis dans les bois les plus proches, mais ils étaient revenus le soir et un de leurs commandants était logé non loin de chez nous. Je me suis rendu vers 11 heures du soir chez le commandant, le « camarade Colonel ». Je lui ai fait comprendre la nécessité de retourner à la maison et je lui ai demandé un « sauf -conduit », afin que l'on ne m'arrête pas sur le chemin. Il me répondit qu'il n'avait pas le droit de faire ce genre de choses, qu'il appartenait à une unité mobile du front. Sentant en lui quelque chose de spécial, je me mis à lui parler ma « langue maternelle » et miracle, il parlait yiddish, un yiddish de Lituanie. Il me dit que je pouvais partir librement. Devant l'Armée Rouge, il suffirait de dire « yevrei¹ » et l'on ne me ferait pas de mal. Il me donna quelques indications pour parcourir les premiers kilomètres du front. Dès l'aube, je suis parti à pied en direction de Kołbieli.

Le mot magique, le talisman « yevrie » que le camarade « Colonel » m'avait mis dans la bouche, fit l'effet d'un sésame. Sans tenir le moindre compte du danger qui me menaçait, je me suis mis en route en direction de Kołbieli.

J'ai pu parcourir les premières lieues en suivant « le chemin polonais » qui m'a conduit vers des chemins de traverse. A part moi, il n'y avait pas âme qui vive. J'entendis une canonnade nourrie. A gauche, au-dessus des bois les éclats volaient. Les canons résonnaient dans mes tempes et je ne sentais plus la terre sous mes pieds jusqu'à ce qu'un chemin pavé me mène sur la droite, loin derrière le front au village de Kołbieli.

Sur place, à l'hôtel de ville, je me suis adressé au « RevKom » (comité révolutionnaire). Un officier russe charpenté m'a accompagné très amicalement. Je lui ai déversé toute mon amertume et je lui ai demandé de me ramener à la maison. Il m'a apporté à manger et m'a expliqué tous les plans de l'Armée

¹ **Yevrei**: еврей, juif en russe.

Rouge. Alors quelle signification un village comme Kałuszyn pouvait avoir pour « la révolution » ...? Il me proposa le poste de secrétaire du « RevKom » de Kołbieli, avec un salaire et une « ration » pour toute la famille. Je tentai de lui expliquer que ma place ne pouvait être qu'à Kałuszyn et qu'auparavant, je devais m'adresser à mon parti. Désespéré, j'essayais de lui montrer qu'il était de l'intérêt de l'Armée Rouge de ne pas laisser de vide derrière elle, et que c'est dans la ville que je connaissais bien que je pouvais être le plus utile. La conversation se trainait en longueur, sans succès. Je quittais son bureau et parti à Mińsk Mazowiecki, en ayant toute confiance dans le talisman du camarade. Tout le long du chemin entre Kołbieli et Mińsk, je n'ai pas vu âme qui vive. Les trains russes n'avaient pas pu emprunter les lignes polonaises parce que leurs wagons étaient trop larges et les hommes se cachaient pour ne pas être embarqués au travail. A Mińsk, j'appris qu'il y avait eu des meetings gigantesques à Kałuszyn, que les officiers russes et Israël Mankhemer exaltaient la foule et que les juifs de Kałuszyn avaient accueilli avec mépris, la délégation de paix polonaise qui traversait la ville. J'ai quitté Mińsk à 9 heures du soir, dans l'obscurité, en direction de Kałuszyn. Je me suis traîné chez Hava Lea Brikel à travers les rues désertes. Un camarade, fusil à l'épaule, m'a étreint dans ses bras fermement en s'exclamant « camarade Kapotè ! » Il s'agissait de Yankel Waxman (Lialke) qui fut tué quelques jours plus tard, à Siemiatycze, par l'épée d'un cosaque, lorsque les partisans polonais tirèrent à la mitrailleuse sur un régiment de cosaques en fuite.

Tard dans la nuit, j'ai retrouvé quelques amis et reçu des informations : Il ne restait plus personne de la direction bundiste, une partie avait été arrêtée, une partie s'était enfuie. Abraham Gluzman et Shlomo Welondik étaient partis à Siedlce chez Yerahmiel Weinstein (un célèbre bundiste, anciennement commissaire politique dans l'armée) prendre leurs instructions. D'autres camarades du « Bund » s'étaient engagés dans la police et dans la commission de réquisition. On m'a raconté également que le curé, le rabbin, Yenkel Pienknaviecz et Moshé Tshernitski avaient été conduits à Siedlce en tant qu'otages.

Dans l'administration de la ville, il y avait au « RevKom » Plivaczewski le maraîcher, Israël Mankhemer, Moshé Goldstein, un cordonnier, et à leur tête, un officier russe. Au « conseil ouvrier » (à la place de l'ancien conseil municipal) Bendit. A la commission sanitaire: Feige Obrontski, Rakhetche Z.Wolovtchik (ce dernier fut déporté de France). Le commandant de police s'appelait Ozer Wojnik (un gendre de Toparek), un soldat de l'armée russe à la retraite, un cavalier de Sibérie. (Il était considéré comme « cultivé » par les jeunes juifs de Kałuszyn. Il y avait également un tribunal populaire et un comité politique du parti communiste, l'organe officiel du pouvoir.

Après m’être enquis de la situation, je suis parvenu à la conclusion qu’il fallait agir contre la pauvreté régnant dans la ville et insuffler un peu de vie dans cette grande confusion.

J’ai commencé par demander au « RevKom » d’appeler à un rassemblement du parti du « Bund ». Le cœur lourd, j’ai fait comprendre à l’officier russe qu’il était important de réunir les quelques hommes, de former une force collective et de remonter le moral de la population locale afin de supporter des jours difficiles et de grands événements.

Sa réponse en russe fut très courte: « Nie razrieshaiem »¹. J’ai tenté encore une fois de faire comprendre l’importance de la chose, mais un officier m’a répliqué d’une réponse courte et sèche, et quand j’ai demandé pourquoi ? Il m’a rétorqué: « Le Bund est un parti contre-révolutionnaire ». Je n’ai pas eu d’autre choix que de convoquer un rassemblement sans autorisation. Je suis sorti en colère de cette réunion, j’ai rencontré Israël Mankhemer (avec qui j’avais noué une profonde camaraderie depuis le *Heder*, la maison d’études et mes premiers pas sur les larges chemins de terre). Comme à son habitude, fier comme il était, il a rougi innocemment et m’a tendu la main. Je lui ai raconté toute notre conversation, le refus ferme du président, et de ma décision encore plus ferme de procéder à la réunion, et je lui ai dit fraternellement, que s’il avait du courage, il devrait venir seul nous arrêter.

Israël Mankhemer s’était perdu et s’était retrouvé chez l’officier. J’ai fait le tour des postes de police, Là-bas, j’y ai trouvé le commissaire Ozer Wojniak. En plein milieu d’une discussion hâtive, le camarade Shlomo Popovski, cordonnier de profession et membre du comité bundiste local a surgi armé. Je lui ai demandé :

- Tu es Bundiste ?

- Bien sûr ! M’a t-il répondu.

Suivant mes conseils, les camarades bundistes ont retiré le bandeau de leur bras et ont refusé de faire partie de la milice locale. Les bandeaux des bundistes (qui avaient auparavant incorporé de leur propre volonté la milice locale) étaient empilés sur la table du commandant et firent une forte impression. Et nous sommes tous partis organiser le rassemblement bundiste, mais le rassemblement n’a pu se tenir.

¹ Nie razrechaem: russe : Nous ne permettons pas (nous ne donnons pas l'autorisation)

Alors que nous étions encore au commissariat de police, il y eut des tirs de mitrailleuse et un survol d'avions. Nous nous sommes tous couchés à terre, et ainsi couchés, formant un cercle, tête contre tête, j'ai raconté à tous mes camarades, mes péripéties à Otvosk. Dans un coin, Aharon Butshe, l'ancien secrétaire de la communauté et à présent de la Tcherezvichayke¹ a claqué des dents et murmuré le « Shema Israël ».

Un bruit assourdissant fit trembler les murs. Une bombe était tombée dans la cour de Staczek, et lorsque la fusillade a cessé, j'ai assisté dehors à une bousculade effrayante. Au début, je n'ai pas saisi que l'on commençait à se retirer du front.

Dans la ville régnait la confusion. On voyait sans arrêt des fugitifs venant de Mińsk, de Stanislove, et d'autres villages. L'agitation était grande, tant de visages inconnus, et de balluchons renversés sur le sol. Je fus pris dans cette agitation et dans un épuisement total et sans réfléchir, j'ai pris mon balluchon et je suis parti sur les routes comme toute la ville.

A un kilomètre de la ville régnait un chaos indescriptible. Hommes et femmes, jeunes et vieux, une enfilade de charrettes, des cavaliers et des carrioles renversées. La route était bloquée. Les cavaliers couraient et les avions tiraient dans la masse. Les chevaux se cabraient et l'on s'éparpillait dans les champs jusqu'à ce que les avions disparaissent et d'autres les remplacent. Cela a duré jusqu'à ce que les routes bifurquent. Une route en direction de Węgrów et l'autre en direction de Brest Litovsk en passant par Siedlce.

La majeure partie des fonctionnaires, commissaires et policiers se dirigeaient vers Bialystok par Węgrów. Une plus petite partie allait à Siedlce. Ni moi, ni les autres ne savions que la route de Brest Litovsk était coupée par l'armée polonaise qui avait fait une percée par Lublin. Désorientés et en état de choc, nous nous sommes orientés vers Mrozy à 6 km de Siedlce. Là-bas, nous nous sommes écroulés et notre camarade Shmuel Leizer Sadowski, monté sur mes épaules est arrivé péniblement à Siedlce au milieu de la nuit.

Sous un feu nourri de mitraillettes, Shmuel Leizer m'a emmené près de la maison de sa sœur, dans une maison en bois à l'extrémité de la ville. A 5 heures du matin, on entendait déjà les « razvedke² » polonais. Je suis sorti dans la rue, à la rencontre des soldats polonais aux pantalons troués et cheveux ébouriffés.

¹ **Tchéka (Chrezvychaynaya kommissiya)**: Acronyme de « Commission extraordinaire ». Police politique créée en décembre 1917 pour combattre les ennemis du nouveau régime bolchevik.

² **Razvedka** : (Russe) : Unité de reconnaissance.

Ils ont regardé mes papiers et m'ont dit que je pouvais librement me rendre à Kałuszyn.

Vers midi, un civil, un bandeau autour du bras s'est approché de moi. C'était un policier juif et les camarades l'avaient envoyé me rechercher et me ramener. Il m'a emmené à l'appartement de Shlomo Zilberman à Siedlce. J'y ai retrouvé Pinhas Krotchitski, Avrohom Gluzman, Shlomo Welondik, Meïr Fishel Zorman et Nachman Piasetski (Hendel) Myriam Goldwag (Milgrom). Les sœurs Helman et ma triste apparence les ont incités à prendre soin de moi et dans cette atmosphère chaleureuse, j'ai pu respirer et me ressaisir.

Il me semble important de mentionner particulièrement l'aide de Pinhas Krotchitski, Le trésorier du « comité américain » qui aidait et protégeait les Kałuszyner qui se trouvaient ces jours ci en ville. Avec les fonds américains, il a loué un grand camion grâce auquel quelques dizaines de jeunes camarades purent être ramenés en ville.

Ce même policier juif nous a, moi et Shlomo Welondik conduits vers un gîte pour la nuit, quelque part dans un grenier. Le bardeau était pourri, la paille trouée. Quant à notre repas, il était composé de pommes de terre et de hareng. Il n'y avait pas de pain. Il nous a demandé d'être prudents, de ne pas parler et de ne pas fumer parce que dans la maison voisine, se trouvait l'état-major militaire.

Il était pénible de voir comment Shlomo Welondik le bronchitique, mettait sa main sur la bouche pour ne pas tousser bruyamment. Il tournait son visage vers la paille et réprimait sa toux. Nous passâmes la nuit dans le grenier de Shlomo Zilberman. Au matin, au signal, nous avons descendu l'échelle et Myriam Goldwag, notre « princesse des repas » nous a apporté à manger et nous a informés des dernières nouvelles. Les premières nouvelles du Bug. Tous ceux qui étaient partis en traversant Węgrów n'étaient pas arrivés à franchir le Bug sains et saufs. Là-bas aussi la route était barrée, et plusieurs centaines de juifs de différentes villes avaient été emprisonnés et battus à la prison de Siedlce. Un tribunal militaire les attendait tous, qui pouvait les condamner à mort, et ils risquaient d'être fusillés dans les 24 heures après le jugement.

Au matin, nous avons vu des affiches effrayantes dans les rues: Israël Mankhemer, Moshé Blomberg et un troisième condamné à mort pour trahison d'état avaient été fusillés. Nous sommes restés paralysés d'effroi, et nous avons eu l'impression, dans notre grenier qu'un tel sort attendrait tous les juifs capturés (grâce aux interventions infatigables du député Noah Prilutski, les peines des tribunaux ont pu être adoucies et les cours martiales abolies). Mon camarade de grenier Shlomo Welondik fut le premier à avoir repris ses esprits. Il dit qu'il ne fallait pas se faire attraper et fusiller par ces gredins sanglants. Il fallait partir au plus vite du grenier et s'il fallait mourir, il fallait mourir dans

l'honneur, la tête haute comme des hommes libres. Notre discours sur une « mort qui en valait la peine » émut jusqu'aux larmes même le froid Pinhas Krotchitski. La mort fière et courageuse d'Israël Mankhomer (il n'a pas voulu qu'on lui bande les yeux, a déchiré sa chemise en hurlant à l'adresse du peloton:

- Tirez !

Et lancé des mots d'ordres révolutionnaires, nous a imprégnés d'un sentiment de fierté et de dignité. Ils ne montraient pas tous de la fierté. Parmi la masse de personnes arrêtées, la « défensive » trouvait des âmes faibles qui prenaient part aux délibérés des tribunaux en tant que « faux témoins ». Il y avait également parmi eux des « socialistes » qui avaient bénéficié, en remerciement de leurs témoignages, d'une amélioration de leur conditions en prison et avaient même été libérés.

La chronique de cette époque a parlé d'un massacre de masse de Drohiczyn. Quand tous les fugitifs eurent franchi le Bug et passèrent par la ville pour y chercher repos, les soldats polonais firent leur apparition. Ils rassemblèrent tous les étrangers sur une place et, en criant: « do Bugu¹ », ils se jetèrent sur la masse des gens. 2 rangées de soldats et des non-juifs se sont déchaînés avec des matraques et des crosses de fusils. Les personnes frappées s'enfuyaient et il ne leur restait qu'une seule issue, sauter dans la rivière. Beaucoup purent se sauver, mais beaucoup moururent dans la rivière à cause des grenades à main qu'on leur avait lancées. Velvl Khaskelevicz (Ketche) fut blessé par une grenade et se noya. Parmi ceux qui furent sauvés, beaucoup furent emmenés dans la prison de Siedlce. Après les premières personnes passées en cour martiale et fusillées, les détenus restants furent jugés en suivant les procédures d'un tribunal régulier. David Grushke et Yeshaiiah Grodzhitski furent jugés et condamnés à plusieurs années de prison. David Yagodzhinski séjourna longtemps en prison.

Finalement, nous sommes rentrés, une trentaine de Kałuszyner à Kałuszyn et le même jour, dans l'après-midi, nous avons entendu les salves des fusillades (Shlomo Popovski, Shmuel Steinberg, et Pinhas Shwartz de Mrozy).

Nous n'étions plus tranquilles. Il régnait en ville une atmosphère oppressante, faite de délation et de dangers, et toute la vie communautaire était en miettes. Et un par un, nous sommes partis à Varsovie chercher un lieu où travailler et trouver une consolation

¹ Do Bugu : Polonais : Tous au fleuve (le Bug)

8 JOURS SOUS DOMINATION SOVIETIQUE

Par Shmuel Ayzerstein – Paris

En 1920, notre ville de Kaluszyn fut durement éprouvée.

La guerre polono-bolchévique avait ruiné la vie économique et diminué l'activité de toutes les branches de la société. Des centaines de jeunes gens avaient été appelés sous les drapeaux et les forces les plus actives manquaient. Beaucoup avaient déserté. Dans les foyers juifs, on montait des faux murs afin de cacher les jeunes gens aptes au service jusqu'à la fin de la guerre et personne n'était enthousiaste pour faire la guerre à la Russie. Une partie disait que c'était un crime de prendre part à une guerre contre un pays qui venait de réussir sa révolution victorieuse. La Pologne fasciste de l'époque ne faisait que semer la haine dans les cœurs de la population juive avec ses pogroms. En y pensant rétrospectivement, la jeunesse de cette époque n'a pas commis d'erreur historique, en ne voulant pas prendre part à une guerre contre la révolution et le socialisme.

Il régnait dans la ville une atmosphère de pogrom. Les regards juifs étaient pleins de frayeur. La route de Varsovie était pleine de soldats, des Poznanchikes, des Haltertchikes. Les voyous aussi se déchaînaient. Les juifs avaient peur de sortir, de se montrer dans les rues. Par dizaines on leur coupait la barbe tout en se moquant d'eux et en les frappant. Des jours entiers, on entendait les cris des personnes agressés et des détroussés. La vie était comme figée et tous étaient dans l'attente d'un miracle, nos pères et nos grands-pères récitaient des psaumes, mais la jeunesse recherchait un autre miracle, ils attendaient l'arrivée de l'Armée Soviétique.

Au même moment, de nombreux parents pleuraient leurs enfants, morts dans la boucherie entre le Bug et le Dniepr. Cela faisait mal aux vivants qui avaient été la proie des antisémites et hooligans polonais de l'époque, et soudain, ils ouvraient tous des yeux étonnés: L'armée polonaise avait été mise en pièces devant Kiev. L'Armée Rouge marchait sur Varsovie, les cosaques de Budièny au galop et l'armée polonaise fuyaient dans la débandade. Enragés par leur défaite, les polonais menaient sans arrêt des raids en ville. Ils vidaient les stocks d'alimentation et la faim se faisait sentir, le pain était devenu une denrée rare dans les foyers juifs. L'obscurité enveloppait la ville, mais tous savaient qu'en l'espace de quelques heures des changements historiques se produiraient, et que bientôt l'Armée Rouge occuperait notre ville. Et c'est ce qui s'est vraiment produit. A l'aube d'un jour d'été, les premiers cavaliers de l'Armée Rouge ont fait leur apparition. La nouvelle a réveillé toute la population et tout le monde est sorti dans la rue. Toutes les personnes qui s'étaient cachées sont sorties de

leurs trous et la ville a pris une apparence de jour de fête. Tous les partis se sont regroupés en un instant et la jeunesse enthousiaste est sortie au comble de la joie, chantant dans les rues Des civils juifs se sont mélangés aux militaires sans crainte. Jamais les juifs n'avaient vu une armée aussi calme. Que des soldats fraternisent avec des juifs ? Nos pères et nos grands-pères nous parlaient souvent des Tcherkesses et des cosaques, des pogromistes et voici que des cosaques chantaient l'Internationale, drapeaux rouges à la main ! Les enfants, qui d'habitude avaient peur des soldats prenaient à présent les fusils et les épées comme des jouets.

Toute la population, aussi bien les partisans que les opposants au communisme avaient fraternisé en voyant toutes ces apparitions surprenantes. Dès les premiers jours de l'arrivée soviétique, la vie associative reprit son cours. Le *SDKPL* a administré la ville ainsi que le club « Wiedza »¹ et ses dirigeants: Israël Mankhemer, Moshé Goldstein, Yenkel Moshézon Karmazin, Moshé Ubfal, Abraham Ozer Wojniak et d'autres. Ils avaient mis en place un comité révolutionnaire, dans lequel il y avait des officiers russes issus de l'état-major. Dans les rues se tenaient des manifestations avec des drapeaux rouges et des grands meetings. Des foules immenses y participaient. L'administration commençait à se mettre en place selon le système soviétique. Conformément au credo communiste, aucune opposition n'était tolérée. Le « Bund » avait tenté de s'opposer, mais une partie des communistes n'y était pas favorable, comme Shlomo Popovski et d'autres. Ils disaient que pour le moment il fallait collaborer avec la puissance occupante, sans la moindre condition préalable. Les jeunes de tous les mouvements étaient pleins de pathos révolutionnaire et prenaient une part active à toutes les manifestations, brandissant des pancartes pour la victoire de l'Armée Rouge, la libération du monde entier et l'éradication totale du capitalisme Au bout de quelques jours, le communisme bolchevique devint plus populaire que le travail de propagande effectué depuis plusieurs années.

Il y a des moments historiques où un jour condense la quintessence d'un peuple entier les idées et le visage d'un mouvement. C'est ce qui s'est produit durant les quelques jours où l'Armée Rouge a occupé la ville. L'entrée triomphale spectaculaire et le comportement des soldats en ville a permis de réfléchir à ce phénomène: le communisme.

Mais la joie ne fut que de courte durée. Au cœur même de cet enthousiasme, au moment même où ils consolidaient leur pouvoir dans la ville, la nouvelle a éclaté, glaçant tout le monde d'effroi. L'Armée Rouge battait en retraite vers les frontières russes. Elle avait subi une défaite à Varsovie à cause de l'aide

¹ **Viedze** : Yidd de Wiedza : pol. : Connaissance

militaire française et l'armée soviétique se retirait dans le plus grand désordre, laissant derrière elle beaucoup de morts et de prisonniers. La conclusion de tous ces événements fut dramatique, La répression de la police polonaise et de l'administration s'abattit sur les partis ouvriers qui avaient repris vie et sur les activistes. Une partie des membres du comité révolutionnaire comme Israël Mankhemer, Popovski et Steinberg ont été fusillés et beaucoup ont été arrêtés et jugés. On fit la chasse à ceux qui avaient n'avaient pas accompli leur devoir militaire et un grand massacre se produisit à Bojmie.

Tel fut donc le bilan d'années d'efforts et de rêves. Après des jours de liesse et d'espoirs insensés vécus par toute une génération d'ouvriers, d'hommes du peuple et des jeunes. Mais des événements de cette portée ne pourront pas disparaître. Ils seront un creuset pour le futur et les idées nouvelles.

LES ASSASSINATS DU BUG

Les Soviétiques avaient fait leur entrée dans la ville et appelé la jeunesse à rejoindre leur armée. L'enthousiasme de la jeunesse de Kałuszyn était immense et comme de nombreux jeunes, je me suis engagé dans l'Armée Soviétique. Pendant quelques jours, nous avons tous vécu dans l'illusion que si nous prenions Varsovie, le pays serait libéré. Mais soudain tout a changé. Dans une grande agitation, je suis retourné à la maison trouver mes parents et partir loin de la ville.

A 9 heures de soir, je suis arrivé à Siedlce et j'ai vu que l'on fuyait vers Sokołów, j'ai fui aussi (dans le groupe il y avait aussi Haïm, le neeman *). En réponse à ma question: Pourquoi vers Sokołów ? Il me répondit: je cours ou tout le monde court –et lorsque nous sommes arrivés à l'aube dans la ville, nous avons rencontré ceux qui fuyaient vers Drohiczyn, au Bug. Ils croyaient tous que les bolcheviques y feraient halte et qu'une fois là-bas, il serait possible de prendre le bac pour la Russie. Mais à notre arrivée au Bug, le grondement des avions nous a réveillés. Volant très bas, ils nous ont tirés dessus tout le long du chemin qui menait à Drohiczyn.

De leur côté, les habitants de Drohiczyn fuyaient vers Siemiatycze. Nous étions une cinquantaine et nous nous sommes arrêtés dans la maison du boulanger et cette même nuit, l'armée polonaise a pris Drohiczyn et nous avons tous été conduits à la prison de Siedlce. Sur les 150 hommes emmenés à la prison de Siedlce, seul 90 ont survécu. Tous les autres ont été assassinés sur la route. Les 90 restants furent répartis en 2 catégories, plus particulièrement les jeunes de moins de 18 ans et les plus de 30 ans Il y avait parmi nous 7 personnes

originaires de Kałuszyn, et j'ai été sauvé par miracle (grâce à mes papiers) du danger qui nous menaçait tous. Shlomo Popovski faisait partie des sept. Il fut ensuite fusillé à Kałuszyn.

SOUVENIR DE JOURS SANGLANTS

Par Yechiel Granatovitch – Ramle

Alors que j'étais encore enfant, j'ai eu vent d'actes de tortures et d'assassinats commis sur des juifs. Voici l'histoire que mon père m'a racontée.

Une victime de Pâques, la veille de la fête. Il y avait à l'époque un grand marché. Une foule de non-juifs est arrivée de la région entière. De la cour de Shlomo Royzman jusqu'au marché aux chevaux, il n'y avait que des charrettes. Les commerçants juifs avaient étalé leurs marchandises dans l'espoir qu'on les leur achète. Au milieu de toute cette agitation, un juif a installé sa petite table de jeu. Pour 3 kopecks on pouvait tenter sa chance et faire un trois. Un non-juif à l'œil aigu s'est mis en tête de gagner la boîte à cigarette en argent qui décorait la surface de la table de jeu. Le non-juif jouait et ne cessait de perdre jusqu'à ce qu'il crie au juif:

- Voleur !

Il donna un coup de pied à la petite table et renversa toute la marchandise. Il s'ensuivit bientôt une grande agitation. Le juif s'enfuit, laissant tout à l'abandon et tous les gentils se lancèrent à sa poursuite en lançant des cris sauvages:

- Zhid, złodziej ! Juif, voleur !

Les paysans du marché ont sorti des taquets, des planches de palissade et se sont lancés à la poursuite du soi-disant voleur. Le juif courait de toutes ses forces, à la recherche d'un foyer juif pour y trouver refuge, mais portes et portes cochères étaient déjà fermées par peur d'un pogrom. A peine arrivé devant le seuil d'Ozer Gozharzh*, le juif est tombé sous les coups des planches et des bottes des paysans. On l'a amené à l'asile agonisant où il est décédé la nuit de Pâques dans de terribles souffrances.

Je fus hanté toute mon enfance par ce que je me figurais de ce juif assassiné, la victime de Pâques, jusqu'à ce qu'en grandissant, je voie d'autres horreurs: des juifs torturés et assassinés sous mes propres yeux.

Une fois, un Shabbat avant le nouvel an, la ville fut en émoi à cause d'un terrible assassinat. Deux voyous partis se distraire le soir ont assassiné ce cher juif Haïm Piaskarzh, parti surveiller ses fourrures vers les marais. Les 2 hooligans se sont comportés d'une manière effrayante avec leur victime. L'un a joué avec ardeur de l'accordéon tandis que l'autre lui a tout simplement coupé les membres.

Je n'ai pas dormi pendant de longues nuits après cette affaire, après avoir vu le cadavre que le docteur de Mińsk avait autopsié, et avant même que je n'arrive à calmer l'état de choc dans lequel je me trouvais, une nouvelle catastrophe s'est produite. Deux Kałuszyner, un homme et une femme qui tournaient dans les villages et vendaient des articles de fantaisie ont été assassinés de façon bestiale par des assaillants non-juifs.

Je me rappelle lorsqu'on les a ramenés en ville, ils étaient allongés sur une charrette comme des veaux à l'abattoir, et bientôt la grande tuerie de Bojmie s'est produite avec les dizaines de juifs de Kałuszyn assassinés. Les polonais ont accusé les juifs de leurs défaites et les soldats polonais ont mis en application leur bravoure sur les juifs sans défense. Les détachements polonais se sont retirés de la ville et les premiers éclaireurs soviétiques ont fait leur apparition. Le comportement de l'armée soviétique était calme et sympathique vis à vis des juifs et les juifs se comportaient de façon identique. Des personnes ayant grande expérience avaient prévenu de ne pas trop s'approcher du nouveau pouvoir, mais les combattants et tous les responsables des mouvements de gauche ne pouvaient pas rester passifs au moment où leur rêve était sur le point de se réaliser. Fusil à l'épaule et rubans sur la manche, ils ont occupé toutes les positions du pouvoir et sorti le drapeau rouge. Les rassemblements de masse et les applaudissements témoignaient de la sympathie du public. Les enfants juifs également se sentaient libres et faisaient des affaires, en vendant aux soldats soviétiques des beigels, des haricots, des sucreries et des cigarettes et étaient payés en billets de toutes les couleurs.

Les enfants goûtaient également les gâteaux des soldats, et on osait même se rendre dans le jardin de Staczek et cueillir des fruits à volonté. Mais cette joie fut de courte durée. Les soviétiques sont partis de la ville. Les militaires polonais, furieux et déchaînés ont arraché les barbes des juifs et ont dévalisé les commerces juifs. Mais tous ces soucis étaient de moindre importance en comparaison du sort des juifs qui s'étaient enfuis de la ville lors du retrait de l'armée soviétique. Les Kałuszyner qui s'étaient enfuis jusqu'à Siedlce avaient trouvé là-bas les militaires polonais, et lorsqu'ils voulurent revenir à Kałuszyn, ils ne connurent sur la route du retour que haine et massacres.

A Bojmie, près d'une vingtaine de juifs furent assassinés et ceux qui faisaient route vers Kałuszyn furent accusés de désertion et envoyés dans la prison de Mińsk. Je ne pourrais jamais oublier mon père, comment il est retourné pieds

nus et dépouillé, la barbe arrachée ainsi que des lambeaux de peau. Le nombre des victimes aurait été bien plus grand si les juifs de Kałuszyn n'avaient pas entrepris le rachat des captifs, ce qu'ils firent avec dévouement. L'exécution des trois personnes a à l'époque secoué tout le monde, et les représentants ont déployé beaucoup d'efforts pour ramener les victimes dans les fosses communes.

Le pogrom de Bojmie fut le triste signe avant-coureur de la grande destruction dont la mort de toute la communauté juive fut l'aboutissement. La vision de ce juif m'a toujours poursuivi, la victime de Pâques dont mon père m'avait parlé et j'allais souvent visiter l'hospice, là où le juif avait été assassiné, une veille de fête. Qu'il soit rappelé avec tous nos martyrs juifs ainsi que les âmes des victimes qui sont mortes à toutes les époques des mains des gentils.

LA HAINE D'ISRAËL (DES JUIFS)

Par Zyesha Baravescki

Cette histoire s'est passée dans les années 20 après la guerre russo-polonaise.

Un jour, à l'aube, un non-juif s'est présenté devant mon père Israël Garber, prétextant qu'il avait besoin de cuir et nous avons remarqué qu'il cachait quelque chose sous son manteau. Mon père et moi-même n'avons pas saisi les intentions de ce personnage mais à en juger aux grimaces qui se dessinaient sur son visage, nous avons compris qu'il n'avait pas trouvé ce qu'il était venu chercher.

Cet individu a quitté notre domicile, et ce n'est que quelques heures plus tard que nous avons appris qu'il était parti de chez nous vers un autre lieu, en direction d'un jeune homme penché, occupé à moudre de la kacha, et, qu'il avait enfoncé une serpe qu'il avait dissimulée sous son manteau dans la nuque du jeune homme.

On réussit cependant à sauver cette personne, et, quelque temps plus tard, le voyou fut arrêté et interrogé sur les raisons qui l'avaient poussé à commettre son acte barbare. Il s'avéra que ce voyou était en froid avec ses amis du village et que la condition pour se réconcilier avec eux était d'assassiner un « żyd »¹. Il

¹ Żyd : Juif en Polonais

s'avéra que lors de sa visite à notre atelier, il avait été impressionné par la musculature de mon père, le tanneur, et du fait également que nous étions deux, il était parti chercher une proie plus facile pour exécuter sa « lourde » peine.

COMBAT CONTRE L'ANTISEMITISME

Par David Felner (Ben Avrohom) – Holon

L'agitation liée au boycott

Des années durant, nos voisins antisémites ont montré leurs dents et voulu mordre le Kaluszyn juif, en raison du caractère vraiment juif de la ville, et en raison du caractère actif et organisé de la jeunesse juive et des partis ouvriers.

Les hooligans, les voyous des baraques avaient l'habitude de provoquer des bagarres et des esclandres. Ils avaient peur de le faire au centre-ville. Ils exploitaient toutes les occasions dans des rues étroites – et en dehors de la ville. Souvent les voyous ivres attaquaient et cassaient les portes à la nuit tombée.

Les juifs ne s'adressaient même pas à la police et réglaient leur compte avec les hooligans.

Dans les années 30, à l'époque des pogroms de Pczyk, Brisk, Mińsk Mazowiecki, il y avait aussi en ville des membres des « Endecia » (parti antisémite), qui poussait la jeunesse polonaise à se battre contre les juifs.

Le comportement de la jeunesse polonaise était insolent, les juifs ne se promenaient plus en dehors de la ville et ceux qui habitaient à la périphérie de la ville s'exposaient à beaucoup de soucis.

Il régnait une certaine agitation visant à boycotter les magasins juifs, et les jours de marché, des bandes organisées descendaient au marché et, pour les faire enrager, exposaient exprès leur marchandise à côté des stands juifs, terrorisant les paysans pour qu'ils n'achètent pas chez les juifs.

On voulait nous arracher de force notre moyen de subsistance et, ce qui était le plus important, on voulait transférer une fois pour toutes, le marché du quartier juif au quartier non-juif près de l'hôtel de ville afin de soustraire des juifs les activités commerciales.

Le transport de marchandises à Varsovie était une des principales activités juives dans toute la région. Des charrettes lourdement chargées, occupées par des familles entières se balançaient et traversaient toutes les bourgades

alentours, passant de Kałuszyn à Varsovie. C'était une occupation juive depuis des générations.

Mais les bandes antisémites attaquaient également les charrettes sur les routes.

A chaque fois, d'autres nouvelles relatives à des vols et des meurtres nous parvenaient. Les actions antisémites attinrent leur point culminant au moment des pogroms de Mińsk Mazowiecki.

Kałuszyn était aussi menacée de subir un pogrom, mais la jeunesse de Kałuszyn était restée fidèle à sa tradition, obstinée, et l'organisation d'un groupe d'autodéfense avait réduit à néant tous les plans des hooligans.

Un Shabbat troublé.

D'habitude le Shabbat, on pensait: Repos.

Plus de travaux, plus de commerce, le marché était désert et sur les routes, on n'entendait plus le moindre grincement de charriot dans la ville.

Le Shabbat, les prières et les cantiques étaient réservés à l'ancienne génération. Les jeunes se regroupaient dans les clubs et se promenaient dans les champs et les forêts autour de la bourgade.

Mais ce Shabbat précisément, le village était loin du repos.

Le danger du décret relatif à l'abattage rituel avait mis en émoi les jeunes et les vieux.

Les juifs pieux s'étaient réunis autour de toutes les maisons d'études et les corporations et discutaient de l'interdiction de l'abattage rituel, le danger de l'impur. La jeunesse y voyait également une attaque contre l'existence juive dans le but de confisquer les revenus des bouchers et des abatteurs rituels.

Au coin de la rue, vers Yankel Stein se trouvait « la bourse » du village où les juifs discutaient de tous les sujets du monde et de la politique locale, des affaires de la communauté et de toutes les associations de bienfaisance. Aujourd'hui plus que d'habitude tout le monde parlait du décret sur l'abattage, le petit monde s'agitait et un des orateurs, parmi les meneurs, du nom de Moshé Kane (le président de séance de la *Hakhnoses kale*) criait plus fort que les autres de sa voix grave.

Au coin de la rue, dans la maison de Dina Haye Esther s'agitait un second orateur. A la place d'honneur se trouvait le conseiller municipal Leizer Bornshtein. Il était connu de tous: Leizer « Koks » le soutien de la ville, qui

dormait habillé la nuit, parce qu'il savait que bientôt un juif frapperait à sa porte et lui demanderait de l'aide, réclamerait son intercession, pour une requête administrative....

Leizer était toujours prêt, et à présent, tous le harcelaient de questions à propos du décret, et il leur répondait à tous calmement, avec gentillesse, à sa façon.

Dans une troisième tribune, carrément au milieu de la rue s'agitaient les porteurs et les bouchers, le conseiller municipal et Mordechai Rimvort proclamait que les juifs ne se laisseraient pas faire, qu'on engagerait le combat, que l'on recueillerait les signatures de tous les juifs de Kałuszyn et qu'une délégation composée de Reuven Mikhelson à sa tête irait voir le *Voïwodie* (préfet).

Berl Treger – (surnommé le canard) était un de ceux qui écoutait ce discours. Le cirage, à base de graisse faisait reluire ses chaussures. Croquant des grains, il dressait une oreille attentive.

Il attendait des explications claires et proférait des jurons:

- Qu'ils aillent se faire pendre avec le père de leur père, ils ont pitié des veaux et pas des juifs !

Berl prêtait attention jusqu'à ce qu'il prenne également la parole:

- Ce qu'il faut, ce n'est pas jacasser mais tout simplement frapper un grand coup sur la tête et une fois pour toutes !

Puis Hershl Tomak, le cordonnier, s'immisçait dans la conversation, disant qu'il fallait faire comme en 1905, créer un service d'autoprotection et ne pas avoir peur.

Les « cercles » allaient en s'élargissant, un grand cercle se formant sur toute la longueur de la rue de Varsovie. Soudain Sha! Le silence se fit – le rabbin Naftole arriva, le bedeau à ses côtés et à sa suite, les abatteurs rituels Reb Henikh, Reb Eliezer et le fidèle Reb Haïm. Le rabbin avait son shtreymel sur sa tête, portait un long manteau long noir et des chaussettes blanches. Marchant d'un pas lent, ils le suivirent tous dans la vieille maison d'étude pour prier et casser le jeûne. Face à la foule, juché sur la tribune apparut Reuven Mikhelson avec sa fière figure. Lui, le président de longue date de la communauté, le grand entrepreneur qui avait agrandi la ville entière, le marché et une école, lui, l'homme d'affaires dont la puissance était telle que lorsqu'il y avait un problème il se rendait auprès des autorités. Il inspirait la confiance, demandait ne pas s'inquiéter, qu'il maîtrisait la situation.

Le Shabbat se termina plutôt agité.

La vieille génération fit ses prières à la maison d'études et au club, la jeunesse discuta de l'organisation de la résistance.

Le soir de ce Shabbat, le cercle dramatique du Bund joua la pièce « résistance » pour stimuler la jeunesse, et les pionniers se rencontrèrent la nuit avec des amis qui devinrent les nouveaux émigrants vers la terre d'Israël et l'Alya illégale, et une nouvelle semaine commença avec ses luttes et les soucis de la vie quotidienne.

Les charrettes des paysans crissèrent à nouveau dans les rues de la bourgade, les paysans ivres firent des scandales dans les auberges juives, et à cause de ce Shabbat troublé, la peur et l'appréhension s'étendirent à tous les jours de la semaine.

LES BOUCHERS ET LA LOI SUR L'ABATTAGE RITUEL

Par Yehezkel Shtutman – Netania

Comme tous les artisans et commerçants juifs de notre ville, les bouchers étaient imprégnés de tradition juive et d'un comportement vertueux en société. Parmi eux se trouvaient également des Hassidim et des érudits.

Ils étaient les premiers à venir en aide aux pauvres de la ville en les faisant travailler comme employés dans les boucheries et en pratiquant l'aumône avec générosité.

Ils soutenaient beaucoup les étudiants de yeshiva dans le besoin, initiaient aux métiers de la boucherie les orphelins malheureux à la recherche d'un point de départ dans leur vie.

Beaucoup de juifs de la ville tiraient leurs revenus de la boucherie: les négociants en veau, en fourrure, les fournisseurs de viande, les équarisseurs, les portefaix, les charretiers et intermédiaires, des centaines de personnes en vivaient.

Depuis toujours l'abattage avait été dans les mains des abatteurs rituels, mais après que les abatteurs rituels et les bouchers se soient combattus, la communauté avait pris en charge l'abattage rituel et les revenus des abatteurs avaient baissé.

Mais la lutte s'était poursuivie et, grâce aux efforts des bouchers, la situation des abatteurs s'est à nouveau améliorée. Le fidèle Reb Haïm, un pauvre Juif travaillant dur, était entretenu directement par les bouchers.

Plus d'une fois, le courage des bouchers fut de grande utilité aux juifs de Kałuszyn quand la force fut requise.

Quand les vents mauvais de l'antisémitisme ont commencé à se déchaîner dans les années trente, un maréchal des logis du nom de Boyak s'est laissé aller à tourmenter un de ses soldats, Khaskelevicz le fils du boucher de Kałuszyn. Après sa libération, ce soldat a montré que l'honneur juif n'était pas un vain mot et a abattu le tourmenteur.

Lorsque la diète polonaise a décidé d'annuler l'abattage casher, les persécutions ont commencé contre les bouchers et les abatteurs de Kałuszyn jusqu'à ce que l'abattage rituel soit complètement interdit. Pour cette raison on ferma la majorité des boucheries. Sur trente boucheries, seules six restèrent ouvertes, s'occupant partiellement de l'abattage et vendant de la viande casher.

Devant le danger que des centaines de personnes perdent leurs revenus, tous les bouchers ont convoqué une assemblée chez Rabbi Naftole. Avec l'aide du rabbin, qui était à l'époque le rabbin de la ville à la mort du Rav Klingsberg, tous les bouchers se sont entendus. Le vétérinaire, l'inspecteur de l'état ont été bien rémunérés et on a continué à abattre en secret, tard dans la nuit.

C'est de cette manière qu'on a pu procéder à l'abattage rituel, devenu interdit de par la loi, jusqu'au jour où les autorités en eurent vent et que la police effectua un raid surprise avec à sa tête le *staroste* en personne. Une enquête approfondie fut menée sur les abatteurs et les bouchers. Le vétérinaire fut renvoyé de la ville et un autre nommé à sa place. C'est à partir de ce moment que les ennuis ont commencé, avec des perquisitions et des arrestations.

De toutes les personnes de Kałuszyn qui ont péri, je me rappelle les juifs des boucheries qui dans leur effort pour se nourrir, vivre ont mené une vie pleine de crainte de Dieu, de courage et de droiture, et ont lutté contre les décrets antisémites.

KALUSZYN AU TEMPS DU POGROM DE MIŃSK MAZOWIECKI

Par Haïm Reizman

Le pogrom de Mińsk Mazowiecki a débuté après que Khaskelevicz, habitant de Kałuszyn ait assassiné un maréchal des logis polonais à Mińsk Mazowiecki pendant les fêtes chrétiennes de 1936. Quelles raisons avaient poussé ce père de famille tranquille de 4 enfants à commettre un meurtre et provoqué de tels évènements?

Les soldats ayant servi au régiment de Mińsk avec Khaskelevicz ont raconté que cet officier l'avait régulièrement humilié. Une fois, il lui avait plongé la tête dans un tonneau d'ordures, ce qui avait considérablement bouleversé le soldat juif.

Après sa libération, il traîna longtemps avec lui son humeur noire, jusqu'à ce que l'heure de la vengeance ait sonné et qu'il commette son meurtre. Les voyous de Mińsk attendaient depuis longtemps que se présente une telle occasion et la mirent à profit immédiatement pour commettre un pogrom.

Ce n'est pas dans un lieu obscur et reculé mais dans le centre même, dans une ville entre Kałuszyn et Varsovie que les hooligans se sont déchaînés et ont brûlé, pillé et frappé une semaine entière. Le pogrom a dépassé les limites de Mińsk et a atteint pratiquement Kałuszyn. Sur tous les chemins on pillait et on frappait. Des personnes battues, ayant perdu tous leurs biens, sont arrivées en sang à Kałuszyn. Il s'agissait en majorité de pauvres commerçants des villages environnants. Międzyrzec, Byale, Lukow, Mrodi, Sokołów, Węgrów, qui avaient l'habitude de traverser Kałuszyn pour transporter leurs marchandises à Varsovie. A présent, tous leurs biens avaient été réduits à néant par les Hooligans.

On eut connaissance à Kałuszyn que les Hooligans locaux, les « Brukashes », avec les « Janakes » à leur tête se préparaient à poursuivre les actions de leurs camarades de Mińsk, mais les juifs de Kałuszyn s'étaient organisés pour recevoir les assaillants. Toute la jeunesse de tous les partis avait créé un service d'autodéfense et les anciens camarades s'étaient occupés à recueillir de l'aide pour les juifs de Mińsk qui avaient subi le pogrom. Avec l'aide de la police, les juifs ont pu faire rentrer le premier véhicule de pain à Mińsk. Les portes et les

commerces des maisons juives étaient closes, de nombreuses personnes s'étaient cachées dans les caves et les greniers et il fut difficile d'approvisionner en pain les juifs cachés et terrorisés.

Pendant ce temps, le jour du marché se rapprochait à Kałuszyn, et la rumeur s'était répandue que des hooligans, venus de loin, viendraient prêter main forte aux hooligans locaux. A Kałuszyn, on s'y était préparé. Une maison sur deux était occupée par un groupe d'autodéfense constitué de 5 personnes. La nuit fut **sombre** et tranquille et on aurait pensé que la ville était plongée dans un profond sommeil, mais en réalité on menait la garde dans l'obscurité. Dans la nuit, il se produisit également un évènement qui aurait pu coûter très cher. Un groupe de marchands de porcs polonais s'était trouvé nez à nez avec un groupe d'autodéfense. Les commerçants allaient en direction de Mińsk à la foire et on frôla de peu la catastrophe à cause d'une erreur. Mais cet évènement eu aussi son utilité. Ces mêmes commerçants racontèrent aux non-juifs de la ville que les juifs étaient organisés et bien armés, et c'est ce qui empêcha les hooligans de se mesurer aux juifs de Kałuszyn. Pour les juifs de Mazowiecki, le pogrom avait éclaté subitement et ils n'avaient pas eu la possibilité de se préparer et d'organiser leur auto-défense.

Il y eut cependant quelques cas de résistance. Les juifs de Kałuszyn qui s'étaient organisés à temps purent éviter un pogrom.

MROZY MON VILLAGE ET LA FORET DE KALUSZYN

Par Brouria Sharfman Kaplan

Le train en provenance de Varsovie, en direction de Siedlce faisait halte ici, le conducteur annonçait:

- Gare de Mrozy !

Quelques juifs vivaient à Mrozy et, comme dans toutes les bourgades ils survivaient au sein d'une population de non-juifs tout en perpétuant leur mode de vie juif.

A proximité de la salle d'attente, dès qu'on pénétrait dans la rue principale qui reliait Mrozy à Kałuszyn se trouvait la maison des Funts, entourée par une palissade basse d'où dépassaient des herbes vertes et des lilas odorants. Les petites vérandas basses recouvertes de feuilles de vigne sauvage donnaient un

caractère particulier à cette maison qui se trouvait être la seule auberge de Mrozy.

Le commerçant de passage y mangeait un morceau, avec des mets savoureux cuisinés par Madame Funt. De nombreux jeunes de Mrozy aimaient s'y retrouver, bavarder, discuter ou tout simplement y passer le temps. Il n'existait aucune organisation ou club à Mrozy, malgré que la jeunesse de Mrozy soit répartie en plusieurs courants idéologiques. On y trouvait des Poale Tsion, des bundistes, des communistes, des sionistes, des révisionnistes et chacun voulait faire venir son messie au plus vite.



Figure 19-Chez les « Funt »

En été, les belles soirées de Shabbat, toute la jeunesse de Mrozy se mettait en route en direction des superbes bois qui s'étendaient au loin, entre les prés en herbe, chaque groupe disséminé un peu partout. Ici, le petit bois à proximité de la maison de Mikhelson suivi de la grande forêt, et un peu plus loin encore « la forêt de Kałuszyn ». Dans ce bois, les habitants de Kałuszyn et de Mrozy se retrouvaient à l'occasion de diverses réunions de partis, de rassemblements et de réunions clandestines. En été, les scouts y faisaient des escapades et ce lieu résonnait de chants. Par contre, en hiver, nous, les habitants de Mrozy attendions avec impatience le Shabbat « après manger », et nous nous faufiletions en secret hors de la maison pour nous rendre à pied à Kałuszyn, pour y entendre les conférences de divers orateurs que différentes organisations faisaient venir du centre.

Tous les jeunes de Mrozy étaient occupés à coudre des « patkes » (des épaulettes). Un entrepreneur de Varsovie venait chaque année dans sa maison de

campagne et en profitait pour accroître sa production en faisant broder des épaulettes destinées à l'armée.

Les jeunes filles étaient assises, penchées sur le « Baiourek » un pied à ressort argenté, et piqûre après piqûre, suivaient le symbole polonais dessiné sur les épaulettes. Une fois le travail achevé, Shmuel Leyb l'agent commercial les transportaient aux commerçants de Varsovie. On surnommait cet agent commercial le « samokhod¹ », parce qu'il était sur les routes sans arrêt, qu'il ne ratait jamais aucun train, qu'il allait et venait chargé de lourds paquets, qu'il portait même des petits paquets accrochés autour du cou, toujours mélancolique comme si sa vie entière, exténuée et sans espoir était suspendue à ses charges.

La majeure partie des juifs de Mrozy gagnait sa vie de cette façon. Les jours de marché, le mardi, on achetait la marchandise par des prêts sans intérêts. Shie Shloyemele oubliait son asthme ce jour-là. Toute la semaine il était au bord de l'asphyxie, mais les jours de marché, il n'était pas en retard, il emballait comme les autres et recousait les sacs de nouilles jusqu'à minuit. A l'aube il prenait le train pour Varsovie, là-bas il portait jusqu'aux étages les plus élevés le beurre frais, le fromage, et de la crème fraîche pour les riches propriétaires. Il s'en retournait à la maison avec de maigres revenus et un asthme prononcé. Et sa femme ne pouvait rien pour lui. Toute sa vie elle a souffert d'un « érésipèle » sur le pied, et toutes les eaux de Mrozy ne pouvaient rien y faire. Elle disait à sa mère:

- Si j'avais eu cette douleur au cœur, j'aurais été chanceuse, j'aurais pu aller à pied.

Les juifs n'ont pas peu souffert des persécutions des non-juifs, leurs voisins. Le non-juif Uldak avait entrepris de se débarrasser de son locataire juif Israël Beker. Cet Uldak venait chaque nuit avec une bande de voyous et jetait des pierres sur la boulangerie d'Israël et son appartement. Malgré les cris de détresse de la famille d'Israël, personne n'est venu à sa rescousse.

¹ **Samochód**: polonais pour véhicule.



Figure 20-Dans les champs de Mrozy

Le poste de police était proche, mais personne ne venait se mêler de ces « petits incidents ». Depuis longtemps, il n'y avait plus de vitres dans son appartement, les fenêtres étaient condamnées par du contreplaqué et le soleil ne pénétrait jamais, et ainsi, Israël vivait les fenêtres bouchées et continuait à mener sa vie en prenant son mal en patience.

Feigele Yossef Shie souffrit toute sa vie de son propriétaire allemand Bershtold qui s'était donné pour tâche de l'expulser de l'appartement-une sombre ruine, penchée dans une petite ruelle où il valait mieux ne pas se rendre. Feigele investissait le fruit de son labeur dans des procès et des appels jusqu'à ce qu'elle-même devienne presque un avocat et qu'elle soit restée sans mari.

- Je n'aurais pas investi tout cet argent en vain disait-elle, si au bout du compte, il se sera chopé une maladie !

Et voici que j'ai vu Hava Leizer le cœur serré, Dieu avait déversé sur elle son courroux, elle devait marier ses quatre filles, elles étaient déjà mûres pour la Houpa et elle n'avait pas l'ombre d'un sou pour payer la dot.

Tous étaient, je ne le souhaite à personne, à l'étranger parce qu'elle, la mère, ne pouvait même pas leur donner du pain et de l'eau.

Elle était, Hava, malheureuse, le visage déformé de tant de larmes. Les jours de prières, elle se tenait prête à prier, mais elle ne savait pas le faire. Elle criait en yiddish :

- Mon cher père, quand ? Comme si une douleur surgissait à chaque fois dans un autre membre.

Ainsi vécurent les juifs de Mrozy, et leurs vies tourmentées leur semblait plus légère le Shabbat et les jours de fête quand les fenêtres juives étaient éclairées par la lueur des bougies de Shabbat.

A ce moment-là, les juifs se libéraient de tous leurs problèmes de survie et à pas mesurés, on s'en retournait de la prière. Le jour de Kippour, les maisons d'études ne pouvaient contenir les fidèles, les juifs se tenaient dans la cour, enveloppés dans leurs Taliths et priaient le cœur brisé et, des oratoires pour femmes parvenaient les cris à moitié étouffés des lamentations des femmes au cœur lourd. Leurs mains tremblaient sur les livres de prière, des livres aux feuillets jaunes détachés et tachés des larmes que les générations précédentes avaient versées.



Figure 21-La calèche pour Mrozy



Figure 22-Au « coin »